

ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

TOME LXIX.

Publications Récentes.

DEUX CONSPIRATIONS, par *E. Marco Saint-Hilaire*. . . 2 vol. in-8.
A CÔTÉ DU BONHEUR, par *de Bazancourt*. . . . . . 2 vol. in-8.
LA BATARDE DU ROI, par *Michel Masson*. . . . . . 2 vol. in-8.
LA PUPILLE, par *Fanny Collet*. . . . . 2 vol. in-8.
LA SIRÈNE DE PARIS, par *Alphonse Brot*. . . . . . 2 vol. in-8.
LE FORBAN DES CYCLADES, par *Jules Lecomte*. . . . 2 vol. in-8.
LES RUSSES A PARIS, par *Paul de Julvécourt*. . . . 2 vol. in-8.
UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE, par *H. de Balzac*. . . . . 3 vol. in-8.
LA MARQUISE INVISIBLE, par *Jules Lecomte*. . . . . 2 vol. in-8.
SENNEVAL, par *le baron Henry*. . . . . 2 vol. in-8.
AVENTURES GALANTES D'UN TÉNOR ITALIEN, par *J. Lecomte*. 2 vol. in-8.
LES DEUX FRÈRES, par *H. de Balzac*. . . . . 2 vol. in-8.
LES SECRETS DE FAMILLE, par *Alphonse Brot*. . . . 2 vol. in-8.
LE CURÉ DE VILLAGE, par *H. de Balzac*. . . . . . 2 vol. in-8.
LE CHATEAU DE WALSTEIN, par *Frédéric Soulié*. . . . 3 vol. in-8.
PIERRE ET JEAN, par *Emile Souvestre*. . . . . . . 2 vol. in-8.
MARGUERITE, par *Frédéric Soulié*. . . . . 3 vol. in-8.
LE FOYER DE L'OPÉRA, par *H. de Balzac, Frédéric Soulié, Paul de Kock, Souvestre, George Sand, Alexandre Dumas, Léon Gozlan, Alphonse Brot, etc.* . . . 10 vol. in-8.
LA VERTU D'UNE FILLE, par *Raban*. . . . . 4 vol. in-12.
UNE NUIT BLANCHE, par *Léon Gozlan*. . . . . . 2 vol. in-8.
FOLIES PARISIENNES, par *Jules Lecomte*. . . . . . 2 vol. in-8.
FRANÇOIS Ier ET MADAME DE CHATEAUBRIAND, et ERMANCE DE BEAUFREMONT, par *Madame Gottis*. . . . . . 2 vol. in-8.
NASTASIE, par *Paul de Julvécourt*. . . . . 2 vol. in-8.
LA TACHE DE CAÏN, par *Notté de Vaupleux*. . . . . 2 vol. in-8.
AMOURS FRANÇAISES, par *Fréderic Soulié*, avec portrait. 1 vol. in-8.
LA TOUR DE LONDRES, par *Alphonse Brot*. . . . . . 2 vol. in-8.
EULALIE PONTOIS, par *Frédéric Soulié*. . . . . . . 2 vol. in-8.
UN DERNIER SOUVENIR, par *de Bazancourt*. . . . . 2 vol. in-8.
MÉMOIRES D'UN SANS-CULOTTE, par *Souvestre*. . . . 3 vol. in-8.
UNE PROMENADE, par *Emile Souvestre*. . . . . . . 1 vol. in-8.
UNE JEUNESSE ORAGEUSE, par *Jules Lecomte*. . . . . 2 vol. in-8.
DOM GIGADAS, par *H. de Saint-Aubin*. . . . . . . 2 vol. in-8.
UNE ARABESQUE, par *Roger de Beauvoir, Paul de Musset, Amédée de Bast, etc.*, avec vignettes. . . . 2 vol. in-8.
UN AMOUR PERDU, par *Michel Masson*. . . . . . . 2 vol. in-8.
MAJORQUE, par *George Sand*. . . . . 2 vol. in-8.
LE BANANIER, par *Frédéric Soulié*. . . . . 3 vol. in-8.
LE COIN DU FEU, par *Jules Pautet*. . . . . 1 vol. in-8.
BIANCA TEOBALDI, par *Antoine Dilmans*. . . . . . 1 vol. in-8.
L'HOMME DE LETTRES, par *Frédéric Soulié*. . . . . 3 vol. in-8.
ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par *H. de Balzac*. . . 20 vol. in-12.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

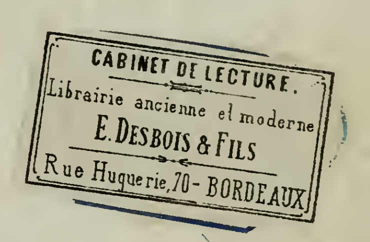
LES

DRAMES INCONNUS

PAR

Frédéric Soulié.

4



PARIS,

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS NOUVEAUX, PAR

MM. Frédéric Soulié, H. de Balzac, Paul de Kock, Alex. Dumas, George Sand, Michel Masson, de Bazancourt, Alphonse Brot, Jules Lecomte, Auguste Luchet, etc.

RUE DES BEAUX-ARTS, 5.

1845.

XXIX.

Les gens bien élevés. — Un poltron.

Aujourd'hui qu'après dix ans passés je rassemble en un récit suivi ces souvenirs que j'avais jetés indifféremment sur des papiers séparés portant la date du jour dont ils parlent, je reste stu-

péfait d'en trouver un si grand nombre se reportant au même quantième, et j'éprouve une fatigue cruelle à suivre ces événements dans leur rapidité.

Je me demande s'il n'y avait pas de quoi faire sauter un cerveau plus solide que le mien, sous ce choc incessant de sensations, d'idées, de découvertes qui me poursuivaient coup sur coup.

Probablement que j'avais ce jour-là la fièvre que donne le tumulte de l'action, et que cette fièvre me tenait lieu de force morale et physique, car tout ce que je viens de dire n'est que le commencement des scènes extraordinaires qui se succédèrent pour moi

dans cette journée qui a tant marqué dans ma vie, non point à cause des événements qui l'occupèrent, mais pour le levain de haine, de dégoût et de crainte du monde qu'elle glissa dans mon cœur, et qui a tourné en amertume et en aigreur tous les sentiments qui font l'espérance et la joie des autres hommes.

J'étais donc rentré chez moi avec mon ami Morinlaid, fort décidé à m'en débarrasser le plus tôt que je pourrais. Mais avant que j'eusse le temps de lui représenter que je n'avais pas le temps de l'écouter, mon ami Morinlaid se posa crânement dans mon propre fauteuil.

— Ah ça, mon cher, me dit-il, il faut que nous ayons une explication...

Avant d'aller plus loin il faut que je dise ma pensée à ceux qui me lisent, sur certaines opinions qui me sont personnelles et auxquelles je tiens particulièrement, quoique je les croie de nature à heurter les opinions de beaucoup d'honnêtes gens. Il s'agit de ce qu'on appelle en général un homme bien élevé.

Il y a des hommes qui parlent doux, des hommes obséquieux, pleins de circonvolutions pour arriver à jamais au-dessus d'un *mezzo forte* plein de retenue ; rien n'est brusque ni hardi dans

la forme de leurs discours, rien n'est pétulant dans leur geste, rien n'est grimace dans l'expression de leur visage, rien ne semble troubler leur admirable sang-froid ; jamais on ne peut leur reprocher une saillie trop verte ou un mot trop cru ; leur esprit est, comme leur personne, enfermé dans les limites au-delà desquelles il y a le mauvais goût pour les sots et le mauvais ton pour les bégueules.

Il existe un monde où on nomme ces hommes-là des gens bien élevées.

Ces gens-là, je les exècre, et je ne sais si je ne leur préférerais point ceux qui jettent à travers toutes les conversations et toutes les positions ou leur

éternelle gaîté ou leur perpétuelle mauvaise humeur.

Mais il y a d'autres hommes qui ne passent point pour des modèles aussi accomplis que les premiers dont j'ai parlé, mais qui cependant sont beaucoup plus rares : ce sont les hommes qui vivent pour ainsi dire en vertu du milieu où ils se trouvent, qui savent prendre l'esprit du monde où ils sont, et surtout prendre cet esprit au point où il se trouve ; qui restent retenus dans un salon où se trouvent des oreilles délicates, mais lâchent la bride à leur verve quand ces oreilles savent s'ouvrir à une verte plaisanterie, qui comprennent qu'il y a des moments où la meilleure compagnie, entraînée de

mots en mots, d'anecdotes en anecdotes, de rire en rire, peut écouter l'histoire la plus grotesque ou la plus grivoise; mais qui, le lendemain de cette débauche de gaîté, restent dans la tempérence ordinaire de ce monde, ne se coyant pas le droit de dire une équivoque le lendemain du jour où ils en ont débité mille avec un grand succès.

J'aime ces hommes qui ont un air, des paroles, une tenue pour chacun de ceux à qui ils parlent, et j'avoue que j'ai été vingt fois charmé de rencontrer quelques-uns de nos beaux jeunes gens, jurant avec fureur contre leurs cochers, tutoyant insolemment quelque fille de coulisses, le chapeau sur la tête et le poing sur la hanche,

puis abordant tout-à-coup une femme élégante avec les façons les plus gracieuses et les plus soumises, et saluant une jeune fille avec ce respect timide qu'on doit encore plus à l'innocence qu'à la vertu. Mais ce que j'ai toujours beaucoup plus détesté que les oisons bridés du bon ton, que les bruyants casse-cous de la gaîté, que les moroses hableurs de morale, ce sont les professeurs, les donneurs de leçons, les gens qui ne peuvent laisser passer un fait inexact sans le rétablir, une date hasardée sans la préciser, une expression impropre sans invoquer la grammaire, un principe équivoque sans le combattre, un paradoxe stupide, sans se récrier; animaux insup-

portables, qui sont assez pareils à l'ours de la fable, écrasant à coups de pavé les moucherons qui posent sur la conversation.

Mais ce qui dépasse pour moi tous les mots de haine que je pourrais trouver, c'est l'impertinence des gens qui n'ont rien pour la soutenir, si ce n'est la couardise de ceux qui ne les connaissent pas, et qui poussent leur insolence en avant tant qu'on les laisse aller.

Or ce que je n'avais pas remarqué jusqu'à ce jour, c'est que mon ami Morinlaid était de cette nature.

Dans une situation ordinaire d'esprit, j'eusse pu supporter cette façon

d'être pendant un temps donné, sous la réserve intérieure d'éviter un pareil être comme un homme qui sent mauvais; mais dans l'état d'irritation où je me trouvais, je devais nécessairement manquer de patience, et c'est ce qui arriva.

Si j'ai fait précéder le récit de ma conversation avec Morinlaid de l'exposé de mes opinions et de l'appréciation de l'état peu normal dans lequel je me trouvais, c'est que je ne veux pas passer tout-à-fait pour un fou ou pour un butor.

Voici donc ce qui arriva.

Mon ami Morinlaid s'était donc crâ-

nement assis dans un fauteuil, et, le chapeau sur l'oreille, la mine retroussée, la voix cassante, il s'était permis de me dire :

— Ah çà ! mon cher, il faut que nous ayons une explication.

Je vous prie de remarquer que je venais d'être en passe de me couper la gorge avec le fils d'un maréchal de France ; que je sortais de chez une duchesse de vieille roche à qui j'avais montré qu'on ne me menait point comme un enfant ; que j'étais presqu'en droit de croire qu'un mot de moi adroitement lancé venait de faire avorter les plans de campagne amoureux d'un ministre de la guerre ; que

je venais de rosser un drôle qui avait eu l'insolence de se mettre sur mon chemin, et que ce sont là des événements qui donnent à un homme une certaine idée de son importance; on peut donc s'imaginer de quel air je reçus cette déclaration cavalière.

J'ouvrais une des lettres que j'avais recueillies chez ma portière; je me contentai de lever les yeux sur mon ami Morinlaid, tout en lisant ce qu'on venait de m'écrire.

Il continua sans remarquer ma pantomime :

— Nous allons un peu vite en affaires, monsieur Michel, et surtout nous

nous mêlons d'affaires qui ne nous regardent pas.

J'avais commencé ma lettre ; elle était de monsieur de Saint-Mars, et ne contenait que ces quelques lignes :

« Le duc de Pavie a parfaitement » compris les explications que je lui ai » données ; cependant il ne pourra dî» ner avec nous ; c'est un plaisir que » nous avons remis d'un commun ac» cord à demain, chez Baleine, au Ro» cher de Cancale.

» Je profite de ma liberté pour m'oc» cuper de quelques affaires.

» Avez-vous vu Justine ? Il faut la » décider à partir demain au plus » tard.

»Le duc est toujours en prison, au
» secret. Il n'a point été encore in-
» terrogé, quoique un individu étran-
» ger à la magistrature ait pénétré
» jusqu'à lui sur un ordre exprès du
» garde des sceaux.

» Si je puis vous aller voir ce soir,
» nous causerons de tout cela. »

Je ne vis rien d'intéressant dans cette lettre; mais par un pressentiment singulier, je fus mécontent de la manière dont s'arrangeait mon affaire avec le duc de Pavie; je craignis que monsieur de Sainte-Mars ne m'eût sacrifié sans façon au besoin qu'il avait de prévenir une rencontre entre ce monsieur et moi, et ma mauvaise humeur s'en augmenta de cent pour cent.

J'avais à peine écouté Morinlaid, et je prenais une seconde lettre, lorsqu'il éleva la voix et reprit en accentuant plus aigrement ses paroles :

— Eh ! monsieur Meylan, vous plaît-il de m'écouter ?

— Eh ! monsieur Morinlaid, lui dis-je, qu'avez-vous à me dire ?

— J'ai à vous dire, reprit mon ami, que je trouve fort mauvais que vous vous mêliez d'affaires qui ne vous regardent pas.

Je ne sais pourquoi la scène du *Joueur* et du *Marquis* de Regnard me revint alors en mémoire.

Je pris un air humble, et faisant de

mon mieux le plongeon devant l'air terriblement impertinent de mon ami Morinlaid, je lui dis :

— Je ne sais pas de quoi vous voulez me parler.

— De quoi je veux vous parler, mon cher? le voici : Et d'abord, ne vous êtes-vous pas permis d'écrire à madame Sainte-Mars?

— Comme elle ne m'a pas répondu, lui dis-je, cela ne peut alarmer personne.

— Ce n'en est pas moins une impertinence pour une personne de ma famille.

— Ma lettre était fort respectueuse.

— Mais ce n'est pas là l'essentiel, reprit Morinlaid; vous avez la prétention de vous faire présenter chez elle.

— Je n'aurais pas osé avoir cette prétention, si on ne m'avait offert de me procurer cet honneur.

— Ah! bah! fit Morinlaid, et c'est monsieur de Sainte-Mars, à ce que j'ai appris, qui s'est fait fort de vous faire entrer chez ma cousine?

— C'est lui.

— Monsieur de Sainte-Mars est un sot de vous l'avoir proposé, et vous un sot de l'avoir accepté.

Je commençais à trouver le rôle de

Valère fort difficile à jouer ; cependant je me contins, et ce fut probablement à la compression que j'imposai à ma colère que fut due l'explosion qui s'ensuivit.

— Je ne veux être désobligeant pour personne, et si cela vous contrarie que j'aille chez votre cousine, dis-je doucement...

— Cela me déplaît, voilà tout ; mais ce n'est que la moindre des choses sur lesquelles je veux avoir une explication avec vous.

— Qu'y a-t-il donc encore ? répondis-je, en me faisant le plus petit que je pouvais.

— Il paraît qu'il y a une histoire de papiers dans laquelle on veut mêler madame Sainte-Mars, je ne sais quelle intrigue de bas étage à laquelle vous prenez part. Qu'est-ce que cela signifie? que veut-on? que prétend-on?

— Je n'en sais rien en vérité, dis-je d'un ton craintif.

— Monsieur de Sainte-Mars est venu aujourd'hui chez Fanny et a voulu lui persuader de lui remettre certains papiers pour les soustraire à une perquisition.

— Ah! fis-je d'un air surpris.

— Ne prenez pas ces airs-là, me dit Morinlaid; vous avez vu la duchesse

de Frobental qui est la tête de cette intrigue ; il faut que je sache ce que veut cette femme.

— Vraiment ?

— Vous le savez, et je vous demande une réponse formelle.

J'étais à bout de toute patience ; je m'inclinai, et je cherchai un moyen de faire quitter son siége à mon ami Morinlaid.

— Veuillez regarder l'heure qu'il est, lui dis-je.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-il.

— Je vous en prie, regardez-la de près, ajoutai-je, pour ne pas vous trom-

per d'une seconde et bien vous rappeler à quelle heure vous avez reçu ma réponse.

— Au fait, dit Morinlaid en se levant et en allant vers la cheminée, cela peut être important pour vous, mon cher, à qui l'on s'est amusé à confier des secrets qui doivent vous peser terriblement.

Eh bien! ajouta-t-il, il est cinq heures moins un quart.

Mon ami Morinlaid n'avait pas le nez sur la pendule que je le trouvai en position convenable pour lui répondre comme je l'entendais ; et, sans qu'il pût avoir la moindre idée de ce qui allait lui arriver, je lui flanquai le plus admi-

mirable coup de pied que jamais homme ait reçu, en lui disant :

— Eh bien ! n'oubliez pas que c'est à cinq heures moins un quart que je vous ai répondu.

Il est impossible de s'imaginer la figure de Morinlaid, lorsqu'il se retourna de mon côté.

La rage, la peur, le désir de m'étrangler, la stupéfaction, donnaient à son visage l'expression la plus comique, tandis que, la main appuyée à l'endroit blessé, il se tenait dans une attitude de Jocrisse, d'un naturel auquel Brunet lui-même n'a jamais atteint.

— Voilà, lui dis-je très-froidement

en voyant qu'il ne trouvait pas un mot à me dire, voilà la réponse que je fais aux insolents de votre espèce, monsieur Morinlaid.

— C'est la mort de l'un de nous deux que tu viens de signer! s'écria-t-il en retrouvant la parole.

— Et si cela vous convient, lui dis-je, j'ajouterai une apostille à la signature.

— Qu'est-ce que ça veut dire! s'écria-t-il en reculant devant moi; c'est un guet-apens, un assassinat!

— C'est un avertissement d'être plus poli à l'avenir.

— Vous n'êtes qu'un brutal, reprit-il d'un ton presque larmoyant, et nous verrons quand vous aurez l'épée à la main.

La menace contrastait si fort avec le ton de l'individu, que je me mis à rire.

A ce moment, Morinlaid, revenu de sa surprise, s'appuya à quelque souvenir qui le rassura, car il reprit son ton arrogant, et me dit en me montrant le poing :

— Ah! maître capon, vous faites des excuses au duc de Pavie, et parce que je suis bon enfant, vous prenez avec moi des manières...

Hélas ! l'infortuné Morinlaid devait payer pour tout le monde ; il n'avait pas fini sa phrase, que je lui sautais à la gorge et que je criais à tue-tête :

— J'ai fait des excuses à ce freluquet ! Qui est-ce qui a dit ça ?

— Mais c'est monsieur de Sainte-Mars qui les a apportées au duc chez ma cousine.

J'étais furieux, et tous les noms qui me tombèrent sous la langue eurent leur épithète.

— Monsieur de Sainte-Mars est un drôle, m'écriai-je, le duc de Pavie un faquin, et votre cousine une aventurière ;

et toi, tu n'es qu'un bélître qui n'est bon qu'à aller leur dire ce que je pense d'eux.

— Nous verrons, nous verrons, disait Morinlaid en se débattant sous mes mains.

— Oui, nous verrons, lui dis-je, et ce sera bientôt fait.

Pendant ce temps, je m'apprêtais à sortir, oubliant de lire les autres billets qui m'avaient été remis.

De son côté, Morinlaid cherchait sa canne et son chapeau en murmurant des menaces dont je ne m'occupais point.

— Allons! lui dis-je, en lui mon-

trant la porte, et souviens-toi que si tu la repasses jamais, c'est par la fenêtre que je te ferai sortir.

Morinlaid déguerpit et je sortis après lui, furieux, exaspéré et n'ayant d'autre pensée que de rattraper monsieur de Sainte-Mars et le duc de Pavie.

XXX.

Guillotin. — Alison. — Chez Justine.

A peine eus-je fait trois pas dans la rue que je m'aperçus que je ne savais où j'âllais. En effet, j'ignorais complètement l'adresse de M. de Sainte-Mars; je n'étais pas mieux instruit de celle du

duc de Pavie que j'avais été chercher le matin même chez madame Sainte-Mars, et que je n'avais pas apprise, puisque ma lettre avait été remise au duc lui-même qui se trouvait chez elle.

Je restai donc fort incertain de la direction que je devais prendre.

Un de ces braves gens qui ont toujours un admirable moyen de sortir de l'embarras où ils n'ont jamais été, est capable de dire en lisant ceci :

« — Eh ! monsieur, il fallait aller consulter l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses*, on y trouve tout le monde. »

Cette observation est digne de sortir de la bouche d'un patenté qui se donne souvent le plaisir de voir son nom imprimé dans l'*Almanach du Commerce ;* c'est donc à lui que je réponds, à lui seul, entendons-nous bien.

L'époque dont je parle était horriblement barbare ; les omnibus naissaient à peine et se ruinaient, les boulevards n'étaient ni dallés ni bitumés, et l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses* n'existait pas.

En conséquence, je n'avais aucun moyen de savoir où demeuraient les deux hommes que j'aurais voulu le plus rencontrer. Je pouvais, en désespoir de cause, remonter chez madame Sainte-

Mars; mais mon ami Morinlaid s'y était réfugié, et je me rappelai que, dans ma fureur, j'avais donné à cet ange le titre d'aventurière.

Pour dire toute la vérité, le charme qui entourait cette ravissante beauté commençait singulièrement à se dissiper. Non point que j'eusse appris d'elle rien de bien certain, non que j'ajoutasse une foi entière aux récits de Justine ni aux paroles injurieuses de la duchesse; mais la fange de tout ce monde auquel elle touchait jetait un triste reflet sur l'auréole lumineuse dont je l'avais entourée en imagination, et la robe blanche dont j'avais habillé d'abord cette vestale de mon

cœur avait reçu déjà quelques éclaboussures.

Cependant la passion tenait bon, et j'en étais à rougir de l'emportement qui m'avait fait insulter madame Sainte-Mars, lorsqu'à l'angle du faubourg Montmartre j'aperçus le vieux commissionnaire qui portait toutes les lettres de la maison.

Je l'abordai et je lui demandai l'adresse du duc de Pavie.

— Laquelle? me répondit-il d'un grand sang-froid.

— Celle de la maison où il demeure.

— Oh! alors, me dit-il très-ingénû-

ment, c'est à l'hôtel de sa mère, rue du Faubourg-Saint-Honoré, n°...

— C'est bien... j'y vais...

Le vieux père Guillotin m'arrêta et me dit :

— Si c'est pour le trouver, ce n'est pas à cette adresse-là qu'il faut aller.

— A laquelle donc?

— Mais, dame, là où il passe tout son temps, dans votre maison.

— Hein?...

— Eh bien, pardine, chez madam e Sainte-Mars.

Je regardai Guillotin de mon plus mauvais œil, et je lui dis :

— Qu'est-ce que c'est que ces impertinences-là ! et comment un butor de votre espèce se permet-il de parler ainsi d'une femme qu'il ne connaît pas ?

— Avec ça que je ne la connais pas... non... que je ne la connais pas, me dit Guillotin... Ah !... je ne la connais pas !

Elle m'en a offert des gros sous pour me faire quitter la place ! Mais non, mais non, il faut qu'elle me voie là, j'y resterai, et toutes les fois qu'elle pas-

sera, je lui dirai, si ça me plaît qu'elle n'est qu'une drôlesse.

Je ne sais pourquoi, mais les paroles de cet homme me frappèrent beaucoup plus que tout ce qu'on m'avait dit jusque-là relativement à madame Sainte-Mars.

Toutefois je n'avais aucune envie d'entrer en discussion avec un commissionnaire, et je repris :

— Ainsi le duc de Pavie est maintenant chez madame Sainte-Mars?

— Pour le moment ils sont à la promenade; ils viennent de sortir.

— Eh bien! m'écriai-je avec impatience, puisque vous connaissez tout ce

monde, vous devez savoir où demeure le comte de Sainte-Mars.

Un sourire de mépris cruel passa sur les lèvres du vieux Guillotin.

— Ah ! me dit-il, est-ce que vous fréquentez ces espèces-là ?

— Il vous importe peu que vous sachiez quelles sont mes relations avec monsieur de Sainte-Mars ; je ne vous demande pas vos avis, mais je veux savoir l'adresse du comte.

Le père Guillotin me regarda de travers, et après un moment de réflexion :

— Et si je ne voulais pas vous la dire ?

J'étais en veine de colère, et malgré mes opinions libérales au sujet de l'égalité de tous les *citoyens* français, je trouvai de la dernière insolence qu'un drôle de commissionnaire se permît de me refuser un renseignement que je lui demandais péremptoirement, et je me sentais fort disposé à continuer l'explication par quelque bourrade vigoureuse, quand cet homme m'arrêta par un mot qui m'étonna encore plus que ce qu'il venait de me dire :

— Le comte vous a fait quelque infamie, j'en suis sûr.

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Parce qu'on ne cherche pas un

homme de l'air dont vous paraissez le chercher sans avoir envie de lui casser les reins.

— Et quand j'aurais ce désir?

— Vous n'en tirerez rien, me dit-il... cet homme-là a du jus d'oignon dans les veines. Ça n'est bon qu'à faire pleurer les femmes.

— Mais d'où êtes-vous si bien instruit?

— Ah! dame! reprit Guillotin..... c'est triste, bien triste... le fils d'un bon général, d'un brave; car il avait beau être un gueux... c'était un brave, voyez-vous.

— Que dites-vous?

— Ah! reprit le commissionnaire

en serrant les poings, ah ! c'est une infamie qu'il m'a faite !... Tromper un vieux soldat !.... un pauvre père !.... Mais, après tout, ça ne vous regarde pas...

» Défiez-vous seulement du fils comme j'aurais dû me défier du père ; et si vous n'avez pas quelque billet à échéance à retirer des griffes de ce damné, ne le voyez pas... à moins que vous ne lui deviez quelque chose ; auquel cas, payez-le...

Je ne pus m'empêcher d'être troublé à cette phrase qui me rappelait mes engagements avec le comte de Sainte-Mars.

Guillotin s'en aperçut, et reprit :

— Oh! payez-le!..... Si riche que vous soyez, il vous mettra sur le pavé.

Il regarda autour de lui d'un air triste et colère... et ajouta :

— Vous voyez, il m'y a mis, moi, j'y suis sur le pavé... C'est vrai que je n'étais pas riche, mais je ne lui devais pas grand'chose... c'est égal... Ah ! comme il m'a entortillé... Allez... allez... c'est un blanc-bec, mais c'est plus retors qu'un vieux procureur...

Du reste, ajouta le commissionnaire avec l'accent du plus profond mépris, c'est comme tous les jeunes gens d'à-présent. Ah ! quand on pense que ce sont là les fils du temps de l'Empire !...

Une certaine curiosité me poussait à interroger cet homme, et je l'eusse fait si je l'eusse osé, car il me semblait qu'il devait en savoir plus sur ce que j'avais à apprendre que tous ceux qui jusque-là m'avaient pris pour confident.

Mais l'aristocratie de mes opinions libérales se refusa à aller chercher si bas des renseignements, et je recommençai ma première question :

— Eh bien, mon brave, lui dis-je, dites-moi l'adresse de monsieur de Sainte-Mars, et je vous récompenserai généreusement.

— Je ne me fais pas payer pour un service...

» Monsieur de Sainte-Mars demeure

là, ajouta-t-il en me montrant le n° 2 de la rue ; mais vous ne le trouverez pas plus que le duc de Pavie, car depuis que je l'ai vu partir à cheval, je n'ai pas quitté la place et il n'est pas rentré.

Je me trouvai fort désappointé de ne pouvoir rencontrer aucun des ennemis que je cherchais, mais je voulus montrer à monsieur de Sainte-Mars que du moment que j'avais appris la manière dont il avait présenté ma conduite à monsieur de Pavie, j'avais voulu avoir une explication.

En conséquence, je me décidai à aller remettre une carte chez lui ; j'en tirai une de mon portefeuille et j'écrivis au crayon :

En personne et pour affaire pressée.

Guillotin me regardait faire, et comme si la pensée de son propre malheur lui eût paru applicable à tout homme qui avait affaire au comte de Sainte-Mars, il me répéta au moment même où je le quittais :

—Et si vous lui devez quelque chose, payez-le... payez-le !

Je ne fis pas semblant de l'entendre, mais j'avais déjà compris que l'obstacle qui m'avait forcé à accepter l'intervention de monsieur de Sainte-Mars vis-à-vis du duc de Pavie se trouvait entre moi et monsieur de Sainte-Mars, et que je ne pourrais avoir raison de lui qu'après l'avoir payé.

***

Hélas ! il faut bien l'avouer, et d'ailleurs comment pourrait-on me comprendre, si je ne jouais cartes sur table avec ceux à qui je m'adresse ? Est-ce un défaut de nature, est-ce un défaut d'é-

ducation? je ne sais; mais voici comment je suis fait: toute résolution à prendre m'est insupportable quand j'ai le temps de la réflexion.

Que dans un mouvement violent de colère ou de douleur je fasse quelque action vigoureuse, décisive et qui souvent a été bonne et raisonnable, cela m'est arrivé vingt fois; mais que j'aie jamais pris un parti mûrement réfléchi, et dont l'exécution demande de la persévérance, dela tenue, je ne l'ai jamais pu.

D'un autre côte, il y a en moi je ne sais quoi de rêveur, de déraisonnable, de bête, qui me fait voir dans le lendemain, dans l'heure qui va venir, une

espérance que je ne pourrais définir, que je ne pourrais appuyer sur rien, et qui cependant m'amuse, me leurre et me suffit pour m'excuser de ne pas agir immédiatement comme je le devrais. Ce n'est pas que je ne songe à ce qu'il serait convenable de faire, que je n'en reconnaisse la sagesse, la prévoyance; mais je recule au moment de l'action, je me raccroche à la première billevesée qui me passe par la tête pour rester coi.

Ainsi, dans la circonstance où je me trouvais, la seule bonne façon de me tirer d'affaire, était, au lieu d'aller chez monsieur de Sainte-Mars, au premier du nº 2 de ma rue, de monter au se-

cond, chez monsieur Bonsenne, le correspondant auquel mon père avait confié la direction de ma conduite; de lui avouer ma faute, mon embaras, mon malheur, et d'obtenir de lui de quoi payer mes dettes.

Mais avouer à mon quasi-tuteur, qui avait à me remettre pour tous mes besoins une somme de deux cent cinquante francs par mois, que du premier coup je m'étais endetté de six mille francs, sans compter les cinquante louis de madame de Frobental, recevoir le plus rude sermon que j'eusse pu prévoir, et peut-être au bout de tout cela me voir refuser, je n'en avais ni le courage ni la force.

Et cependant ! cependant ! Dieu est juste, Dieu vous montre cent fois le bon chemin de la manière la plus manifeste ; il vous y pousse, vous l'aplanit sous les pieds ; mais on en détourne la vue, on s'en éloigne ; et quand on s'est engagé dans une voie déplorable, on accuse le sort, les hommes...

On dit... que ne dit-on pas ? On s'accuse de tout, même d'incapacité, même d'impuissance, plutôt que d'avouer la vérité.

Si je pousse aujourd'hui ces tardives exclamations sur mes fautes d'alors, c'est qu'on ne fut pas mieux servi par le hasard que je ne le fus ce jour-là pour prendre presque malgré moi le

parti que j'aurais dû prendre de la meilleure volonté.

A peine avais-je remis au domestique de monsieur de Sainte-Mars la carte destinée à son maître, que je m'entendis interpeller sur l'escalier de la façon suivante :

— Hé ! voilà qui est aimable ! voilà qui me raccommode un peu avec vous, jeune homme. Vous venez enfin nous voir, et vous venez nous voir à l'heure du dîner... C'est beau et c'est bon.

Ce n'était rien moins que monsieur Bonsenne en personne, le correspondant de mon père, qui me prit d'autorité sous le bras en me faisant monter l'escalier, et auquel je n'osai pas dire qu'il

se trompait, tant j'avais été négligent envers lui, et tant il y avait de cordialité dans son accueil.

— Hé, reprit-il, pendant que je lui demandais de ses nouvelles, ça va bien... très-bien... et vous dînez avec nous?...

J'acceptai, faute d'oser refuser, et nous arrivâmes ainsi jusqu'à son étage. Il sonna, me fit entrer, et me conduisit à sa femme avant que j'eusse le temps d'opposer la moindre résistance à son empressement amical, et tout aussitôt il tira de sa poche un gros paquet de billets de banque, en caressa doucement les deux joues de madame

Bonsenne et lui dit en essayant de rire.

— Voilà ! voilà ! hein, qu'en dis-tu? C'est toujours de notre chère protectrice ! Ce sera pour Alison. Je vais serrer ça jusqu'à demain, puis je le porterai au Trésor; cause avec ce garçon, je reviens.

Cette gaîté me parut triste, et fut peut-être encore plus tristement reçue.

Toutefois il paraît que le regard que je jetai sur ce paquet de billets de banque fut bien significatif; car je vis madame Bonsenne m'observer d'un air surpris et peiné.

— Eh bien ! Michel, me dit-elle d'un ton amical, comment allez-vous ?

— Moi, madame, répondis-je en étouffant un soupir qui m'étouffait, bien... très-bien.

L'image des billets de banque me dansa un moment devant les yeux, je la chassai, et je dis à madame Bonsenne.

— Eh bien ! comment va votre fille, la belle Alison ?

— Elle est toujours bonne et triste.

Je ne pensais pas à ce qu'on me disait, et je repris, sans trop penser à ce que je disais moi-même :

— Victor, comment va-t-il?

Madame Bonsenne baissa les yeux, et ce fut son tour d'étouffer un gros soupir.

— Ah! pardon, lui dis-je, je pensais qu'il se serait amendé, qu'il serait rentré en grâce.

Elle secoua lentement la tête et me serra les mains; puis après un moment de silence elle reprit:

— Oh! que cela vous serve de leçon, Michel; on commence par de petites dettes, par ce qu'on appelle des folies, et on finit par de mauvaises actions.

N'avais-je pas raison de le dire? n'était-ce pas la meilleure leçon que Dieu pouvait me donner?

Je n'ai point à expliquer ici quelle était l'histoire du fils de monsieur Bonsenne; cette histoire se retrouvera plus tard dans ce récit, car celle-là aussi se mêla fatalement à la mienne.

Mais avant mon départ de Paris, j'avais été le témoin de quelques-unes des scènes déplorables dont il avait été la cause; j'avais donc raison de dire tout-à-l'heure que, dans la position où je me trouvais, des avertissements semblaient me venir de tous côtés pour me déterminer à faire l'aveu de ma faute et à prendre un parti décisif contre les

fâcheuses obligations où elle pourrait m'entraîner. La fausse honte, et peut-être encore plus l'indécision de mon caractère, m'empêchèrent de parler.

Cependant si nous étions restés seuls plus longtemps avec madame Bonsenne, elle m'eût peut-être arraché mon secret, car elle me dit une fois encore en me prenant la main avec amitié :

— Vous avez quelque chagrin, Michel, contez-le-moi.

A ce moment sa fille entra.

Je parlerai plus tard de cette pauvre famille; mais, avant de continuer plus loin, il faut que je dise quelques mots d'Alison.

Elle avait alors vingt-quatre ans ; elle était d'une beauté grave et modeste, d'une taille élancée, d'une démarche lente, mais ferme.

Ce qu'il y avait de remarquable en cette belle fille, c'était l'immobilité passive de ses traits, c'était son regard qui semblait toujours aller au-delà des objets visibles, c'était l'absence de toute émotion soudaine. Soit qu'elle vécût dans un souvenir ou dans une espérance, elle semblait toujours absente de sa vie présente.

Elle m'accueillit comme elle m'avait quitté un mois avant, comme un passant à qui elle n'avait rien à dire qui pût sortir de son cœur. Et cependant,

par un charme inexplicable et auquel j'étais soumis comme tout le monde, cette femme si froide, dégagée en apparence de toute affection, inspirait le respect et le dévoûment à tous ceux qui l'approchaient.

Si par hasard elle eût daigné s'occuper de moi et qu'il lui plût de me dire :

« Vous êtes triste, je veux savoir pourquoi. »

Je le lui aurais dit.

Si elle eût ajouté :

« Il faut l'avouer à mon père ! »

J'aurais obéi.

Mais Alison ne daigna pas voir la sombre préoccupation que je cherchais à déguiser sous une gaîté maladroite; elle s'occupa de ses devoirs de fille de maison, allant et venant dans le salon, sans que son pas éveillât le moindre bruit, sans que les objets qu'elle posait sur un meuble résonnassent du moindre choc, sans que j'entendisse frémir les plis de sa robe de soie.

On eût dit d'un fantôme qui jouait à la vie; il me semblait que si j'avais été seul, la nuit, avec Alison, j'aurais eu peur.

Le dîner commença; il ne s'y passa rien d'extraordinaire, si ce n'est un mot qui m'étonna.

Comme monsieur Bonsenne me demandait si je m'étais lié avec quelqu'un de mes voisins, je lui racontai, en faisant le joli cœur, mon entrée à la soirée de madame Smith, et après avoir dit la réception que cette dame m'avait faite, j'abordai monsieur et madame Deslaurières, que je qualifiai d'assez jolie femme de très mauvais renom.

Alison, qui jusque-là ne s'était pas mêlée à la conversation et qui avait écouté mes plaisanteries comme un son vide de sens, Alison, dis-je, me regarda fixement et me dit :

— Quel mal vous a donc fait madame Deslaurières ?

— Aucun, lui répondis-je.

— Eh bien donc pourquoi lui en faites-vous?

J'allais répondre à Alison, mais un signe de monsieur Bonsenne m'avertit que c'était un sujet dont il désirait qu'il ne fût point parlé devant sa fille.

La conversation changea de tournure, et je m'aperçus enfin qu'il était près de huit heures. Je demandai la permission de me retirer et je gagnai ma maison.

Les heures de répit que j'avais prises chez monsieur Bonsenne m'avaient permis de mettre quelque ordre dans mes idées.

J'avais promis à Justine de retour-

ner chez elle, je l'avais promis également à monsieur de Sainte-Mars, et je devais y trouver madame de Frobental.

Je me rappelai en outre que Justine m'avait dit que j'étais personnellement intéressé à son salut.

En conséquence, au lieu de rentrer chez moi, je montai immédiatement chez Justine.

Je ne raconterais pas toutes ces petites circonstances, si elles n'avaient donné naissance à certains événements qui ne seraient point arrivés sans cela.

Lorsque je sonnai chez Justine, il

paraît qu'on hésita à m'ouvrir, car on me fit attendre assez longtemps.

Cependant, malgré ces mots : « N'ouvrez pas! n'ouvrez pas! » prononcés d'une voix assez élevée pour qu'elle arrivât jusqu'à moi, j'entendis bientôt le pas pesant de la vieille femme traverser la petite salle à manger.

Elle entr'ouvrit à peine la porte, afin de pouvoir sans doute la refermer plus aisément si le visage de celui qui se présentait ne lui eût pas convenu ; mais, en m'apercevant, elle témoigna une vive satisfaction, et me dit en me faisant entrer rapidement :

— Enfin c'est vous !

Je pénétrai dans la seconde chambre pendant que la vieille refermait la porte.

A la clarté fumeuse d'une misérable chandelle posée sur une cheminée sans glace, j'aperçus Justine couchée : au pied du lit était assise madame de Frobental, le visage caché par un vaste chapeau enveloppé d'un long voile. Je ne vis point la duchesse, mais je fus assuré que c'était elle, lorsque je l'entendis dire à Justine :

— Ne puis-je vous parler un moment, à vous seule? Je suis ici de la part d'une femme fort riche qui vous veut du bien, mais qui désire que son

nom ne soit pas prononcé à propos de cette affaire.

Quoique je ne fusse point un faiseur de scènes dramatiques, je ne pus m'empêcher de remarquer la bizarrerie de la situation qui mettait la fille et la mère en présence l'une de l'autre : la mère sortant de son hôtel ducal, la fille misérablement couchée sur son grabat, la mère venait s'assurer qu'elle n'avait plus de fille, et que celle qui était là n'était qu'une intrigante, la fille ignorant qu'elle répondait à sa mère.

Sous aucun prétexte je n'eusse voulu manquer d'être le témoin de cette explication, et pour faire comprendre à la duchesse que je n'avais aucune envie

de lui céder la place, je lui dis aussitôt :

— Je crois connaître la dame au nom de laquelle vous venez près de Justine, et il est inutile de rien déguiser de ses intentions devant moi, d'autant plus que mademoiselle s'est mise sous ma protection, et que je ne la laisserai pas à l'abandon.

— Mais, reprit Justine, il ne me convient peut-être pas de dire devant une inconnue ce que je voulais vous dire à vous seul, ce que vous sauriez déjà si vous étiez revenu comme vous me l'aviez promis, ou bien si vous étiez monté avant votre dîner, comme

vous en priait le billet que j'ai fait remettre chez vous.

— Je ne l'ai point lu, dis-je à Justine, pressé que j'étais...

Je fus interrompu par la rentrée de la vieille, qui alla regagner son coin en disant :

— Vous ne l'avez pas lu? eh bien! ça sera plus drôle.

— Je pense qu'il n'y a rien de plaisant dans tout ceci, reprit la duchesse d'une voix âcre, et je prie mademoiselle de vouloir bien s'expliquer relativement à l'événement qui s'est passé ici hier matin.

— J'ai dit, repartit Justine, mes intentions à monsieur Meylan; je ne demande qu'une chose, la possibilité de quitter cette maison tout de suite si je le peux, et je réponds qu'on n'entendra plus parler de moi.

— Il faut, mademoiselle, reprit la duchesse, que la personne qui m'envoie, et qui désire vous mettre à l'abri de la misère, sache les motifs de votre détermination.

— Ces motifs, c'est à monsieur Meylan seul que je veux les confier, repartit Justine.

— Oh ! tu peux parler devant cette dame, murmura la vieille femme; il est bon que la personne dont elle

parle sache les motifs qui te font agir.

— Cette femme a raison, dit madame de Frobental; car on pourrait croire que vous ne consentez à vous éloigner maintenant, que parce que vous n'êtes pas en position d'user de certains renseignements qui pourraient compromettre une personne honorable, et que vous voulez remettre à un temps plus opportun le droit de vous en servir contre elle.

— Va donc, va donc, fit la vieille avec le ricanement âcre d'une sorcière qui accomplit une conjuration diabolique et qui en prévoit le succès. Ce

que tu as à dire rassurera complètement madame et les gens pour qui elle parle.

Ne crains rien ; d'ailleurs monsieur Meylan n'est-il pas là pour le protéger ?

Justine hésitait toujours.

— Eh bien, mademoiselle, fit la duchesse, en finirez-vous ?

— Je te dis que tu peux être tranquille, reprit la vieille, tu ne veux que le repos.

Eh bien ! au lieu d'un protecteur, tu en auras tout-à-l'heure deux pour te l'assurer.

— Eh bien ! soit, fit Justine en parlant à la vieille, et prends garde à toi si tu me fais faire quelque sottise !



XXXI.

La fille de sa mère.

Justine se mit sur son séant et parut recueillir ses idées :

— Allons vite au fait, reprit-elle.

» Vous ne voulez pas que j'accuse le

fils de la duchesse de Frobental d'avoir voulu m'assassiner ; vous voulez que je dise que c'était moi qui me jetais à plaisir par la fenêtre, et vous voulez que je disparaisse et qu'on n'entende plus parler de moi.

Eh bien ! tout ce que vous voulez, je le veux ; et s'il n'y avait pas quelqu'un qui me tient ici et qui est le maître de me faire arrêter demain matin si je ne pars pas cette nuit ou si je ne lui paie pas ce que je lui dois, j'aurais déjà quitté la maison, sans tambour ni trompette.

Mais que faire quand on n'a pas de souliers aux pieds, quand demain matin il faudrait mendier pour manger un morceau de pain? Il faut rester où

l'on est, et se servir de tous les moyens qu'on a en son pouvoir pour se tirer d'un mauvais. C'est pour cela que je me suis adressée à vous, monsieur Meylan, pas pour autre chose, entendez-vous; car, quoique j'eusse peut-être le droit de demander des secours au fils de votre père, je ne me fusse jamais adressée à vous ni à personne, si je n'en étais réduite à ce point.

Il faut que je sois partie d'ici demain, ou bien que je sois perdue.

— Perdue! répéta la duchesse avec un accent cruel : c'est donc un mensonge que l'histoire infâme que l'on a rapportée à madame de Frobental, et c'est pour échapper au châtiment qu'attirerait sur votre indigne complicité

avec le fils de la duchesse ou peut-être avec un autre, que vous voulez partir.

— Oh! reprit Justine, vous connaissez madame de Frobental, et c'est de sa part que vous venez ; eh bien ! dites-lui qu'il n'y a pas de mensonge dans l'histoire qu'on a pu lui rapporter; que moi, Justine, je suis bien sa fille et celle du comte de Sainte-Mars, que ce n'est ni par pitié ni par respect pour elle que je ne veux pas perdre son fils et que je ne la déshonore pas.

Elle le mériterait pourtant! M'entendez-vous bien? elle le mériterait. Mais je suis de son sang, j'ai aussi ma part de fautes dans ma vie, et c'est

parce qu'il ne faut pas que ces fautes se révèlent à la justice, que je ne traîne pas le duc en cour d'assises et la duchesse dans la boue.

—Mademoiselle! s'écria madame de Frobental avec une violence mal contenue, prenez garde à ceux dont vous parlez ainsi!

— Qui êtes-vous donc pour prendre si chaudement la défense de ma mère? reprit Justine; vous a-t-elle envoyée ici pour me sermonner? En ce cas, je vous préviens que c'est inutile. Si c'est pour me sauver, et si pour me sauver il vous faut savoir ce qui me détermine à garder le silence, écoutez-moi donc.

Je ne vous dirai de mon histoire que ce qui vous est nécessaire, et puis vous jugerez tous deux si ce n'est pas votre intérêt de me sauver.

— Commence où nous en sommes convenus, dit la vieille, et si quelqu'un n'en a pas assez, je me charge de lui raconter le reste.

— Comme tu voudras, fit Justine; et, se tournant vers la duchesse et vers moi qui m'étais rapproché du lit tandis que la vieille demeurait toujours dans son coin, la jeune fille commença ainsi :

Récit.

« — En 1814, je vivais dans une petite ville d'Espagne appelée Urgel.

» J'étais, du moins je le croyais alors, chez mes parents; c'étaient des Fran-

çais qui avaient quitté leur pays, et dont le nom de Moline avait été changé par les habitants du village d'Urgel en celui de Molinos.

» La maison se composait de celui que je croyais mon père, et qui s'appelait Jean Molinos; de Bernardine, sa femme; du père et de la mère de Molinos, et de leur fils qui était à peu près du même âge que moi.

» J'avais été placée dans la maison de ces paysans par... »

— Passe, passe, dit la vieille; arrive au jour où tu les quittas, et dis avec qui et comment tu les quittas.

« — En 1811, j'avais alors dix-sept

ans, les Français étaient chassés d'Espagne, et notre armée repassait les Pyrénées-

» Notre village était sans cesse encombré de troupes qui prenaient tout, et qui nous laissaient souvent sans avoir de quoi manger. Quand je dis qu'ils prenaient, je me trompe; ailleurs que chez nous ils prenaient, dans la maison on leur donnait.

» Jean eût tué comme un lièvre un soldat qui lui eût volé une poule; Jean... oh! quel homme! et comme celui-là savait ce que c'est que d'être le maître chez lui!... ç'a été la cause de mon malheur...

— Allons au fait, mademoiselle, dit la duchesse.

— Laissez-la conter à sa manière, dit rudement la vieille ; la tête a ses allures chez tout le monde, et quand on a eu le cerveau dérangé comme celle-là, il en reste toujours quelque chose.

— Je vais au fait plus vite que vous ne pensez, reprit Justine avec humeur, et tu n'as pas besoin de dire que j'étais folle...

Pourquoi donc ne dirais-je pas ce qu'était Jean Molinos ?... Est-ce que j'aurais fait ce que j'ai fait, si je n'avais eu peur de lui ?

— Va donc, reprit la vieille.

« — Je vous disais donc, fit la jeune fille, que Molinos donnait aux soldats tout ce qui était à la maison : volailles, bestiaux, farine, vin... tout.

» — Tant qu'il y en aura, ça sera pour eux, disait-il ; c'est que voilà enfin le tour de la France de payer la guerre de son avoir comme elle l'a fait jusqu'à ce jour de son sang, et partout où il y a un Français, c'est la France.

» D'ailleurs les Anglais seront bientôt ici, et je veux qu'ils n'y trouvent rien, pas même de quoi se réchauffer s'ils avaient froid, car j'espère que la cendre de la maison sera refroidie quand ils arriveront.

» A ces choses-là le père et la mère Moline poussaient des hurlements, Bernardine pleurait, et Jeannot Moline, mon frère (vous savez que je croyais

que c'était mon frère), Jeannot se rencoignait près de sa mère en criant :

» — J'ai peur !

» Il n'y avait que moi qui étais toujours de l'avis de mon père… je criais comme lui ; et quand il allait porter des secours et des vivres à quelques détachements postés aux abords du village, je l'accompagnais.

» — Ah ! me disait-il alors, tu devrais être le garçon, Justine, et Jeannot devrait être la fille ; vous en vaudriez peut-être mieux l'un et l'autre.

» — Mais puisque je fais comme vous

et que je pense comme vous, lui disais-je, mon père !

» Là-dessus il me faisait des sermons que j'aurais dû écouter... mais, bah ! au moment le plus touchant, lorsqu'il me croyait bien attentive à l'écouter... je me mettais à courir pour attraper un papillon ou je me glissais dans quelque buisson où j'avais entendu gazouiller un nid...

» Mais ce n'est pas de tout ça qu'il s'agit. J'étais ce que j'étais, et vous n'avez besoin que de savoir ce que je suis devenue.

« Ce que je vous ai dit là c'était notre métier de tous les jours, car je ne quit-

tais pas mon père ; tout le monde, excepté lui, me détestait à la maison... Le père et la mère Moline m'eussent battue si Jean les eût laissés faire, et ma mère elle-même (je croyais que c'était ma mère) me traitait si durement, que c'eût été à faire mourir une autre que moi.

» Mais j'étais faite comme ça : le chagrin et moi nous n'avions jamais bien vécu ensemble, et je n'étais pas plutôt toute seule ou avec mon père, que je ne pensais plus à rien qu'à chanter et rire. »

J'écoutais parfaitement Justine, d'abord parce que je savais par expérience

et pour l'avoir déjà entendue que c'était là sa façon de raconter, ensuite parce que je voulais voir comment s'engagerait cette histoire dont je croyais prévoir la fin.

Mais la duchesse laissa échapper quelques marques d'impatience et dit assez aigrement :

— Mais je ne peux pas rester ici toute la nuit.

— Bah ! bah ! fit la vieille, on n'a pas trop d'une nuit pour une bonne action, on en donne tant aux mauvaises.

— Qu'est-ce que c'est ?... fit la duchesse.

— Écoutez..... écoutez, reprit la vieille, et peut-être il y aura un moment où vous aurez peur de n'avoir pas assez entendu.

Le ton de la vieille femme devenait de plus en plus âcre et menaçant.

Mais la duchesse n'était pas facile à effrayer. Elle haussa les épaules et dit à Justine :

— Continuez, mademoiselle.

Justine reprit :

« Or, voilà qu'un jour la débandade se mit dans les troupes qui étaient aux environs du village. On croyait les An-

glais à vingt lieues, et on entendait déjà leurs canons.

» Tandis que les compagnies filaient les unes après les autres, marchant plus vite qu'au pas, ne laissant guère de traînards que ceux qui n'avaient plus la force de fuir, voilà qu'à l'entrée du village, moi et mon père nous remarquons un monsieur à cheval planté au milieu de la route, laissant passer tous les autres et ne bougeant pas plus qu'un roc au milieu d'un *gave* (torrent).

On lui parlait, on lui criait de filer...

» — Non, dit-il une fois, l'empereur m'a dit de remettre cet ordre au ma-

réchal, et puisqu'il est resté tout-à-fait à l'arrière-garde, je l'attendrai.

»On lui disait que le maréchal avait dû prendre une autre route, que ce n'était pas possible : il n'entendait pas raison.

»Ce n'était pourtant pas un jeune homme, de ceux qui se disent qu'une épaulette ou une croix valent bien une jambe. Ah ! dame, on est si prodigue quand on a toute sa vie devant soi, et qu'on peut y puiser à pleines mains comme dans un coffre dont on ne voit pas le fond !...

»— Pardieu ! dit mon père, voilà un brave homme !

»Je le regardai, il était tout exténué de fatigue, et c'est tout au plus s'il avait

la force de se tenir sur son cheval, qui avait tout au plus la force de se tenir sous lui. Il attendit comme ça six heures, tandis que l'on passait toujours, et durant six heures nous restâmes à le regarder attendre.

» Mais, dame ! voilà qu'à la fin du jour l'homme et le cheval tombèrent presque à la fois. On leur avait passé à côté tant qu'ils étaient restés debout, on leur eût passé alors sur le ventre... Mon père ne voulut pas de ça.

» — Ah ! se dit-il en jurant par son gros juron, je sauverai celui-là, puisque les autres se sauvent si bien.

» Il le ramassa, le chargea sur son

dos, et nous rentrâmes à la maison, où l'on faisait déjà les paquets.

» — Voilà un vrai Français, dit mon père, à qui il faut donner à boire et à manger.

» — Il n'y a plus rien, dit la mère Moline avec rage.

» Son fils la regarda à la faire rentrer dans un trou de vipère, et il se tourna vers ma mère qui répondit en pleurant :

» — Il n'y a plus rien.

» — Mon père aperçut dans un coin un paquet sur lequel était assis le père

Moline et le força à se lever. Il éventra le paquet avec son couteau et en tira un jambon, du pain et un cruchon.

» — Il devrait y avoir votre sang à boire et votre chair à manger, dit-il en regardant les deux vieux, si vous étiez bons à nourrir un brave homme.

» Je me rappelle ces paroles-là, voyez-vous, comme si je les entendais.

Jean ne parlait presque jamais à son père et à sa mère qu'avec des menaces de mort et des paroles à faire frémir... Pourquoi ça?... Je n'en savais rien alors, car il était bon et doux pour sa femme et pour moi, et pour mon frère, quoi-

que celui-ci se fût mis du parti des vieux.

» On fit manger l'inconnu, et mon père voulut qu'on lui laissât le temps de se reposer, quoique tout le monde criât que les Anglais approchaient.

» Mais ce n'étaient pas les Anglais qui étaient notre plus grand danger, c'étaient les habitants du pays, tous Espagnols, qui nous détestaient, d'abord parce que nous étions Français, et puis parce que mon père leur faisait peur.

» — Les Anglais seraient à dix heures d'ici, disait toujours la grand'mère, que dès qu'il n'y aura plus un soldat

français dans le pays, nous serons égorgés.

» Mon père ne répondait pas ; mais il avait pris ses pistolets, son fusil, son sabre, et il sortait à tout moment sur la route pour voir où en étaient les choses. L'étranger, qui s'était couché sur un mauvais matelas, dormait toujours comme s'il eût été à cent lieues dans la France, en sûreté dans sa maison.

» Enfin mon père, qui devenait de plus en plus en plus inquiet, rentra une dernière fois en disant :

» — Allons, il faut partir.

» Le cheval était attelé à la charrette,

tout le monde y courut sans penser à l'étranger.

» Mon père voulut l'éveiller, mais il dormait d'un sommeil de plomb. Il ouvrait les yeux un moment, marmottait quelques paroles et retombait. Nous avions beau faire, c'était comme une masse engourdie.

» Enfin mon père le prit avec moi et me dit :

» — Allons, viens, nous le chargerons sur la voiture.

» — Nous l'emportâmes.

» Les vieux avaient déjà emmené la charrette, ce qui ne me surprit point,

mais Bernardine les avait suivis, ça n'était pas naturel.

Mon père n'y prit pas garde et me dit :

» — Attends-moi là un moment, ils ne peuvent pas être loin, je vais revenir vous chercher tous deux.

» Aussitôt il se mit à courir de toutes ses forces, en disant :

» — Bernardine ! Bernardine !

» Je restai à côté de l'étranger. Il était assis par terre, le dos appuyé à la muraille, aussi endormi qu'un sac de blé qu'on aurait jeté là.

» Je m'étais assise à côté de lui sur un banc, et j'attendais sans trop m'impatienter, bien sûre que mon père ne nous abandonnerait pas; mais bientôt,

et lorsqu'une demi-heure fut passée sans que je visse mon père reparaître, je commençai à m'étonner; j'allai moi-même sur la route au-devant de lui, l'appellant de toutes mes forces; la nuit était venue. Comme je criais à tue-tête, j'entends une voix à quelque distance qui me répond en espagnol :

» — Qui est là ?

» — C'est moi, c'est Justine Molinos.

» Je n'avais pas achevé mon nom, qu'à cinqante pas de moi je vois jaillir une lumière, puis une balle me siffle aux oreilles, puis le bruit d'un coup de fusil.

» Je m'enfuis tout épouvantée du du côté de la maison, et dans ma frayeur je veux entrer, mais je me sens arrêtée par une main solide, et j'entends une voix qui me dit :

» — Rends-toi, gredin !

» C'était l'inconnu que ce coup de feu avait réveillé en sursaut. Il vit que j'étais une femme ; mais il ne se rappelait rien ; il ne comprenait pas où il était... Je voulus le lui expliquer, ce n'était pas possible... Enfin j'entendis des voix... Je reconnus que c'étaient des Espagnols, et j'entraînai l'étranger derrière la maison d'où nous gagnâmes un petit sentier.

» Il me suivait comme un imbécile ; nous marchâmes comme ça un bon

quart d'heure; il se rendormait pour ainsi dire tout debout, et il finit par retomber à quelques pas d'un petit carrefour où il y avait une Sainte-Vierge. Dans mon désespoir, je me jetai à genoux et je me mis à prier en pleurant.

» Dans ce temps-là je priais, fit Justine en ricanant, puis je n'ai plus prié et j'ai pleuré...

» Maintenant je ne prie ni ne pleure. Et pourtant, bonne Sainte-Vierge, c'est vous qui m'avez donné l'idée qui me fit sauver cet homme, votre père, ajouta-t-elle en se tournant vers moi. »

— Quoi!... m'écriai-je.

— Oui, oui, c'était votre père...

oui... Puis elle reprit en frappant du poing sur ses genoux :

— Et j'ai raison de ne plus prier, car si je n'avais pas cru recevoir cette pensée du ciel, je ne l'aurais pas sauvé, il serait mort là, égorgé par le premier laboureur qui l'aurait rencontré le matin... et je ne serais pas ici...

Justine poussa une sorte de rugissement sourd.

— Là! là! fit la vieille, tout doux! Tu en étais à dire qu'il te vint une idée pour sauver monsieur Meylan.

« — Oui, reprit Justine, qui baissa la tête en se balançant sur son lit com-

me un enfant de mauvaise humeur. Je pris de l'eau dans la fontaine... (il faut vous dire qu'il y a des fontaines dans la montagne dont l'eau est froide comme la glace et lourde comme du plomb : ça vous écrase l'estomac quand on en boit; mais ça vous saisit si fort quand on s'y plonge qu'on y gagne la fièvre); je pris donc de cette eau et j'en jetai sur le visage de monsieur Meylan ; il se réveilla un peu, assez pour qu'il pût se traîner jusqu'à la fontaine.

» Alors je l'inondai si bien, qu'il se réveilla tout transi, et que toutes ses idées lui revinrent. Il se souvenait de tout jusqu'au moment de son entrée dans notre maison ; je lui expliquai le reste.

» — Et vous ne m'avez pas abandonné ! s'écria-t-il ; oh ! ce sera pour moi une reconnaissance qui ne finira qu'avec la vie que vous m'avez conservée.

» Ça se dit ces choses-là, ça se dit à une pauvre fille de la campagne comme à une grande dame, surtout quand on entend venir des gens qui vous cherchent comme le chasseur cherche un lapin.

» Ah ! vous voulez savoir en quoi mon histoire vous intéresse, monsieur Michel, vous verrez, vous verrez...

» Nous partîmes au galop jusqu'à une petite colline que je voulais gravir pour

gagner une route qui nous eût menés tout de suite en France ; mais monsieur Meylan, qui se connaissait mieux que moi en certaines choses, quoiqu'il ne connût pas le pays, me dit que le sommet de cette colline était déjà occupé par les troupes anglaises, et il nous fallut marcher toute la nuit dans le creux de la vallée, et en suivant un méchant petit ruisseau qui nous servait pour ainsi dire de guide.

» Quand le jour arriva, nous nous trouvâmes aux environs d'un petit village appelé, je crois, les Faverols, dont presque toutes les maisons étaient en feu.

» Voici pourquoi : les habitants du

village s'étaient révoltés, ils avaient égorgé dans la nuit un petit détachement français qu'on avait laissé en observation. Deux ou trois hommes seulement avaient rejoint le gros du régiment qui n'était qu'à une lieue de là, et quoiqu'il ne fît pas bon pour les Français de retourner en arrière, une compagnie était revenue sur le village, l'avait surpris à la pointe du jour, avait massacré tout ce qui était vivant et mis le feu à tout ce qui était bâti.

» Nous apprîmes tout cela d'un vieux bonhomme, blessé de deux coups de baïonnette dans le ventre, et qui se mourait sur la grand'route en poussant d'atroces hurlements. Je lui demandai

s'il n'avait pas aperçu une charrette avec un homme, une femme et deux vieux bonnes gens.

» — La charrette à Molinos, me dit le mourant en me regardant: oui, oui, il est passé ici ce matin, mais il a eu son compte, ou du moins sa femme l'a eu pour lui, et c'est bien mieux, car ça lui a fait plus de mal que si ça lui était arrivé à lui-même; les deux vieux marchaient derrière la voiture, les mains attachées, et sa femme était dessus, geignant et criant de toutes ses forces, car elle a eu les deux jambes fracassées, probablement d'un boulet ou bien d'autre chose.

» D'après ce que me disait cet homme, mon père et ma mère ne devaient

être qu'à deux ou trois heures de marche en avant de nous, et je voulus me remettre en route pour les rattraper tout de suite.

» Mais ne voilà-t-il pas que votre père, pour remercier ce vieux scélérat des renseignements qu'il lui avait donnés, se penche vers lui pour le relever, mais il n'était pas à sa portée que voilà un coup de couteau qu'il attrape dans la cuisse.

» — A propos de cela, reprit Justine en ricanant, votre père a été bien bon enfant dans cette circonstance : au lieu de laisser ce vieux gueux mourir là en se tordant comme une chauve-souris qu'on jette au feu, il l'acheva d'un coup de pistolet.

— Tout cela est une histoire fort intéressante, dit la duchesse en interrompant Justine, et je comprends que monsieur Meylan l'écoute avec patience; mais je ne vois pas en quoi elle peut se rattacher au sujet qui m'a amenée ici.

— Tous les détails de cette histoire sont parfaitement vrais, dis-je à madame de Frobental, je l'ai entendue raconter vingt fois à mon père, quoiqu'il ne m'ait jamais dit le nom de la jeune fille qui l'accompagnait.

— Oh! fit Justine en ricanant, il y a bien autre chose qu'il ne vous a pas dite.

— Et qui m'intéresse fort peu, reprit madame de Frobental.

— Votre tour va bientôt venir, repartit Justine.

— Et l'exactitude de son récit en ce qui concerne mon père, dis-je à la duchesse, vous garantit la vérité de ce qui vous regarde personnellement.

— Allez donc, mademoiselle, fit madame de Frobental.

« J'aurais pu laisser là votre père, reprit Justine, pour courir après ma famille, et surtout après ma mère qui devait avoir besoin de moi; mais déjà monsieur Meylan m'avait parlé un lan-

gage que toutes les filles sont promptes à écouter, surtout quand elles n'ont pas beaucoup de sens, et qu'elles n'ont pas eu beaucoup de bonheur, surtout encore quand elles ont vu toute leur vie un fils parler à son père du ton dont Moline parlait au sien.

» Il m'avait dit que j'étais jolie, il m'avait dit que j'avais des façons d'être qui sentaient la grande dame, et qu'il serait bienheureux de pouvoir me récompenser de lui avoir sauvé la vie, en me rendant riche et heureuse comme je méritais de l'être. »

Justine s'arrêta, et se laissant aller à une de ces soudaines exclamations par

lesquelles elle interrompait de temps en temps son récit, elle s'écria :

— Comprenez-vous qu'un homme à peine sorti de la mort, car si je l'avais laissé dans son sommeil c'eût été comme si je l'eusse laissé dans sa bière, comprenez-vous que là, sur-le-champ, sans que rien l'y pousse, il lui prenne une mauvaise idée contre la pauvre fille qui vient de le sauver?

» Oh ! depuis six ans que c'est arrivé j'ai bien vieilli, j'ai passé par de bien vilaines mains ; mais, sur mon Dieu et sur mon âme, je ne crois pas avoir rencontré dans ma vie un homme si froidement scélérat que celui-là.

La duchesse se tourna légèrement vers moi, mais je m'abstins de répondre.

Si le récit de cette fille était vrai, et je devais le croire, le jugement qu'elle portait de mon père n'était que juste.

Justine contina :

« Au lieu donc de courir après mon père et ma mère, comme je l'aurais dû, je restai avec monsieur Meylan, et lui se traînant comme il pouvait, moi le soutenant de toutes mes forces, nous arrivâmes jusqu'à la frontière française.

» Les Anglais étaient toujours sur nos

talons ; mais du moment qu'on ne se battait pas dans le pays, nous n'avions plus d'autre crainte que celle d'être maltraités par les troupes régulières du duc de Wellington, mais nous nous ne risquions pas d'être égorgés par les habitants de l'endroit, comme nous l'eussions été en Espagne.

» Les blessures de monsieur Meylan s'étaient envenimées, nous nous arrêtâmes chez le curé du pays, où je restai avec votre père pour le soigner ; car dans ce moment-là personne ne s'occupait guère des blessés. Nous restâmes là quinze jours, quinze jours presque tout seuls, car le curé était toujours en route, bien plus occupé de

donner aux Anglais des nouvelles de la marche de notre armée que de veiller sur une pauvre fille qu'il ne connaissait pas et dont il ne se souciait guère.

» Et cependant, mon Dieu ! c'est vrai, je suis allée trois ou quatre fois à lui, le soir quand il rentrait, et je lui demandais si une pauvre fille était sage d'écouter un homme riche et haut placé qui lui disait qu'il voulait l'épouser, et qui s'offrait même à l'épouser devant le curé, en attendant d'aller chez le maire. »

— Ah ! fit la duchesse en me jetant un regard de côté.

« Comment voulez-vous que je comprisse quelque chose à tout cela, moi ?

reprit Justine ; comment est-ce que je pouvais m'imaginer qu'emporté par les rêves de ses haines politiques, un prêtre pouvait me mentir jusqu'à me dire :

» — Un maire ! A quoi bon un maire ? Oh ! l'heure est venue où toutes ces abominables inventions de la révolution vont être détruites, et quand le prêtre aurait dit à un homme et à une femme : « Soyez unis, » ils le seront comme ils doivent l'être, non pas devant les hommes, mais devant Dieu.

» Pouvais-je croire que c'étaient là les paroles d'un homme qu'enivrait l'idée de ressaisir le pouvoir qu'avaient eu les prêtres autrefois ?

Pouvais-je savoir que votre père serait assez misérable pour profiter de la stupidité de cet homme et pour me dire qu'avant que nous eussions quitté le Salvat nous serions solennellement mariés ?

Et si l'un de nous deux doit compte à Dieu de la faute que j'ai commise, osez dire si c'est à moi ou à votre père que Dieu donnera le châtiment. »

La question était cruelle, et je commençais à comprendre quel intérêt je pouvais avoir au récit de cette fille ; mais la duchesse, soit qu'elle persistât sincèrement dans la pensée que Justine était une intrigante qui avait appris

son secret soit chez Moline, soit par monsieur de Sainte-Mars, et qui voulait le vendre, soit plutôt qu'elle ne voulût connaître de la vie de cette malheureuse que ce qui pouvait l'intéresser personnellement, la duchesse, dis-je, s'écria avec impatience :

— Mais qu'est-ce que tout cela a de commun avec ce qu'on vous demande ?

Que vous soyez ou non la fille de ce Moline, et vous l'êtes sans doute, que m'importent les erreurs de votre jeunesse, à moi qui ne viens vous demander qu'à ne pas compromettre le nom du duc de Frobental dans toutes ces hideuses histoires ?

J'avais été fort peu du parti de la duchesse, alors même que j'ignorais la part que je pouvais avoir dans toutes ces horribles complications de crimes ; mais à présent que je voyais poindre à l'horizon le commencement d'une action douteuse à laquelle le nom de mon père se trouvait mêlé, à l'instant où il m'était facile de prévoir, au train dont allaient les choses dans cette histoire, que cela pouvait tourner au crime et à l'infamie, je trouvai les superbes dédains de madame de Frobental singulièrement déplacés, et je lui dis :

— Hé! madame, écoutez, puisque vous êtes venue pour apprendre,

et n'oubliez pas que le duc de Frobental, dont vous venez ici sauver la vie, est sous l'accusation d'un meurtre, et que sa mère peut s'y trouver sous une accusation peut-être encore plus terrible.

La duchesse se retourna vers moi à cette apostrophe; la douteuse clarté qui éclairait la chambre où nous étions réunis ne me permit pas de voir l'expression complète de son visage, mais j'entendis la sourde exclamation qu'elle laissa échapper.

— Ah! dit-elle, c'est ainsi...

Elle se retourna vers le lit de Justine, et lui dit doucement :

— Continuez, mon enfant; monsieur a raison, je commence à croire que vous êtes la véritable victime de toutes les intrigues où l'on vous a mêlée, et c'est moi qui vous protégerai contre tous, si haut qu'ils soient placés et à quelque distance qu'ils se trouvent.

Cette dernière parenthèse n'avait pas le sens commun, mais j'y devinai la menace qu'on m'adressait relativement à mon père, et prenant alors mon parti comme avait fait la duchesse, je m'emparai de ses propres paroles et je les répétai avec cette variante :

— Continuez, dis-je à Justine; ma-

dame a raison, je commence à croire que vous êtes la véritable victime, et c'est moi qui vous protégerai contre tous, si haut qu'ils soient placés, et si près qu'ils soient de vous.

C'était une déclaration de guerre, et ceci posait la question d'une façon formelle entre la duchesse de Frobental et moi.

— A la bonne heure, murmura la vieille en ricanant; va, ma fille, va.

Cette interruption avait permis à Justine de se remettre de l'espèce d'exaltation fébrile qui l'agitait; elle continua donc :

« Du reste, il n'en fallait pas tant à

votre père pour me pousser à mal faire, il n'eût pas eu besoin de jouer la comédie jusqu'au bout... et de me faire croire à un prétendu mariage..... devant un prêtre à moitié fou... »

— Quoi ! m'écriai-je...

— Continuez, fit vivement la duchesse ; mais il était facile de voir que plus elle avançait dans son récit, plus Justine devenait embarrassée.

Tout-à-coup elle se tourna vers nous et s'écria :

— Mais après tout, pourquoi donc hésiterais-je à parler ? Mon père avait raison, ou plutôt Moline, il avait raison quand il disait que j'avais hérité des vices de ma famille et du sang féroce de ma mère.

La duchesse tressaillit ; mais Justine reprit avant qu'elle n'eût eu le temps de l'interrompre :

— Et pour la faute qu'elle a commise, elle n'a pas eu pour excuse l'ignorance, la pauvreté ; et pour le crime qu'elle a voulu faire, elle n'a pas été sous le couteau d'un homme implacable et qui était devenu comme une bête fauve.

Vous ne vous doutez pas de ces choses-là, vous autres..... Vous n'avez pas d'idée de ces atrocités...

Je vais tout vous dire, et puis vous verrez, vous verrez...

« Nous quittâmes le Salvat, et nous nous mîmes à la recherche de mon père et de ma mère.

Je croyais monsieur Meylan lorsqu'il me disait :

» — Dans les circonstances où nous sommes, il est nécessaire que j'aille à Paris : il faut que j'assure ma position vis-à-vis du nouveau gouvernement.

» Vous comprenez que je ne puis vous emmener ; je vous laisserai chez votre père, auquel il faut tout cacher, sans quoi je serais très-gravement compromis ; et puis je reviendrai vous chercher, et nous publierons notre mariage. »

— Il est impossible, m'écriai-je, que mon père ait fait une telle lâcheté et un pareil crime !

— Ah bah! fit Justine d'un ton brusque, laissez donc là vos grands mots et prenez cela du bon côté : asseyez-vous à une table où l'on boit et où l'on se grise, racontez ça comme une bonne plaisanterie, dites que vous avez rencontré une fille maritorne qui s'est éprise de vous et qui s'est imaginée que vous alliez l'épouser, dites bien comment vous vous êtes moqué du même coup et de cette imbécile de fille et d'un imbécile de prêtre qui a cru révolutionner les lois, assaisonnez d'une peinture burlesque de la cérémonie, et si vous avez de l'esprit, vous ferez rire à gorge déployée tous vos auditeurs.

Votre père a de l'esprit et il fait rire

souvent avec mon histoire qui vous fait frémir et qui vous fait honte.

Allez, allez, croyez-moi, ne vous révoltez pas tant, il vous arrivera peut-être de faire plus de mal que ça et d'en rire, mais moi je n'ai pas eu à faire des gorges chaudes de mon malheur. Ah ! une pauvre femme, quand on l'a déshonorée et jetée là, tout chargée de sa faute..... elle ne rit pas..... elle...

Justine s'arrêta soudainement et reprit tout-à-coup en abordant son récit à un autre point :

« Savez-vous ce que je trouvai à la maison, lorsque nous eûmes appris

que mon père s'était retiré dans une cabane qu'il possédait dans la montagne Saint-Barthélemy, où votre père me conduisit en me disant : — Attendez-moi, et soyez sûre que je ne vous abandonnerai pas !... savez-vous ce que je trouvai ?

» J'entre ; mon père était assis dans un coin, ma mère gisait sur son lit.

» Vous savez que mon père m'aimait mieux que les autres. Je m'attendais à ce qu'il me sauterait au cou ; mais voilà qu'il me regarde d'un air hébété, et qu'il me dit :

« — Que viens-tu faire ici ?... il n'y

a plus de quoi manger.... Va-t'en.....
va-t'en...

» Ma mère Bernardine, au contraire,
qui avait été toujours froide pour moi,
m'appela doucement et me dit tout
bas :

» Reste, reste, Justine...

» Et puis elle me dit, en me montrant son front et en regardant son
mari :

» — Le chagrin... la fureur... je te
dirai tout.

» J'avais cru que mon père avait deviné ma faute, et qu'il me chassait
comme coupable; mais je vis bien que
sa raison était dérangée.

» Un moment après mon arrivée, il me parlait comme si nous n'avions pas été séparés pendant près d'un mois ; il ne pensait pas à me demander ce que j'étais devenue. Il se promenait dans la chambre, préparant le souper et écoutant au dehors comme s'il attendait quelqu'un, puis il murmura tout bas :

» — Pas encore... pas encore...

» — Mets ton couvert, me dit ma mère, comme si de rien n'était.

» Je lui obéis ; mon père ne parut pas s'apercevoir du changement, et il me dit :

» — Allons, mets la table à sa place.

» Ma mère me fit signe de l'apporter près de son lit.

» J'étais dans un profond étonnement, et je dis tout bas à ma mère :

» — Et grand-père, et la grand'-mère ?

» Un cri effrayant se fit entendre, et je vis Moline qui avait saisi une hache et qui la tenait levée sur ma tête en criant :

» — Qu'est-ce qui a parlé de père et de mère ?...

» — Personne, personne, s'écria Bernardine ; ce sont les oreilles qui te tintent.

» Moline baissa son arme et la jeta dans un coin.

» — Oui..... oui..... dit-il, il y a dans l'air des voix qui me parlent comme ça.

» Il se prit à rire et ajouta :

» — Elles disent que c'est mal, je dis que c'est juste. Oui, ajouta-t-il en s'animant et comme s'il répondait à des êtres invisibles qui l'obsédaient de tous côtés, c'est juste, c'est juste !

» Puis il écouta encore et se reprit à dire en haussant les épaules :

» — Je savais bien que c'était juste, les voilà qui ne disent plus rien.

» Puis il s'assit lentement près de la table.

» — Allons, soupons, me fit-il.

» Ce fut un triste repas ; mon père ne mangeait pas, il avait ouvert devant

lui son grand couteau catalan, et il le repassait sur le dos de son assiette de faïence en chantonnant le refrain d'une chanson du pays qu'il m'avait apprise quand j'étais toute petite, et qu'on chante dans la moisson ; ça voulait dire en français :

Coupons, coupons, nous aurons
Une bouchée pour une javelle,
Une miche pour une gerbe,
Une oie grasse pour une meule;
Coupons, coupons, et mieux nous en souperons.

» Je ne puis vous dire l'expression féroce dont mon père accompagnait son chant et son geste, tandis que ma mère pleurait silencieusement.

» Je tremblais de tous mes membres, je ne savais si je rêvais.

» Cependant la nuit vint, et ma mère me parut plus inquiète.

» Tout-à-coup Jean se leva ; et prit son chapeau et son fusil.

» — Jean ! Jean ! lui dit sa femme, reste avec nous.

» — Il faut que j'aille chercher le souper de demain, répondit-il brusquement.

» Et il s'éloigna, tandis que ma mère, levant les mains au ciel, s'écriait douloureusement :

» — Ah ! mon Dieu, mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas fait mourir sous la roue de notre charrette ?

» — Que voulez-vous dire? m'écriai-je?

» — Justine, me dit-elle, ne me quitte plus, nous sommes tous perdus.

» — Qu'y a-t-il donc, mon Dieu? m'écriai-je, qu'y a-t-il donc?

» Elle pleurait tant qu'elle ne put me répondre.

» Je me rappelai alors tout ce que nous avait raconté le vieil Espagnol que nous avions trouvé gisant sur la route.

» — Il vous est arrivé malheur dans votre fuite?

» — Écoute, me dit-elle, il faut que tu saches tout, sans ça tu pourrais lui

dire quelque chose qui le contrarierait ; et dans l'état où il est, il te tuerait, vois-tu... il te tuerait... il ne connaît plus personne...

» — Mais Jeannot, qu'est-il devenu?...

» — Mais écoute-moi donc, reprit ma mère, tout ça est si horrible que je ne sais par où commencer. Approche-toi... parlons bas, s'il entrait par hasard et qu'il m'entendit, il entrerait en fureur, et qui sait?... Laisse la porte ouverte et fais attention si tu entends des pas.

» J'obéis et je me rapprochai du lit de ma mère.

» — Tu sais, me dit-elle, le moment où nous quittâmes la maison. J'étais sur la charrette avec la mère Moline tout-à-fait en haut de la paille et du foin sous lequel nous avions caché tous nos bons effets.

Le père Moline conduisait le cheval, et Jeannot était devant, tremblant de tout son corps et il pleurait.

» Tu le connais, il est né comme ça, il est poltron, il avait peur et c'est ce qui lui a fait perdre la tête, sans ça, il n'eût pas fait ce...

» La mère s'arrêta suffoquée par un gros soupir, je devinai que Jeannot avait fait quelques mauvaises choses, car elle se reprit à pleurer.

» J'attendis et elle recommença en disant :

» — J'étais si occupée de Jeannot pour tâcher de le rassurer que je ne m'étais pas aperçue que le père s'était assis sur le brancard et avait mis le cheval au trot.

» Tout-à-coup je m'aperçois de ça et je me mis à crier :

» — Et mon mari, et Justine !...

» — Ne te mets pas en peine, ils nous rattraperont, me répond le père Moline.

» — Au train dont nous allons ?

» — Eh bien ! me dit la mère, ils courront.

» — Arrêtez ! dis-je aussitôt ; arrêtez !

» — Touche la bête, dit la mère Moline à son mari.

» Je me mis à crier, à supplier, à menacer pour que l'on s'arrêtat; mais la vieille criait plus fort que moi, et le père Moline fouettait si fort le malheureux cheval qu'il avait pris le galop.

» Dans mon désespoir, je me mis à appeler Jean de toute ma force, et mes cris devenaient si perçants qu'ils commencèrent à épouvanter la mère, si bien que, furieuse de voir que je ne voulais pas me taire, elle profita d'un moment où je me soulevais, pour me pousser rudement en me criant :

» — Eh bien! puisque tu ne peux pas te passer de lui, va le chercher! »

» Le coup fut si violent que je roulai du haut de la voiture en bas. Soit que le vieux Moline eût eu peur de mes cris, soit que le cheval se fût arrêté de lui-même, je me trouvai les jambes devant la roue de la voiture, sans cependant pouvoir m'en retirer, parce que mes jupons étaient pris dessous.

» — Arrêtez! arrêtez! m'écriai-je en me débattant de toutes mes forces.

» Je n'entendis pour toute réponse que ces mots de la vieille :

» — Meurs là et que ça finisse!

» Et ceux-ci de mon fils :

» — Sauvons-nous ! grand-père, sauvons-nous !

» Puis le cheval reprit sa marche. Je sentis craquer mes jambes et je perdis connaissance.

» Je frémissais en écoutant ma mère, et je reconnaissais bien là la férocité implacable des deux vieillards qui exécraient leur bru.

» — Après, ma mère, après?... dis-je à Bernardine.

» — Lorsque je revins à moi, continua-t-elle, je me trouvai sur le bord de la route, la charrette tout près de moi, les deux vieux attachés derrière ; quant à Jeannot, il avait disparu.

» Voici ce qui était arrivé :

» Moline avait entendu mes cris, et, courant de toutes ses forces, il était passé près de moi sans m'apercevoir ; il avait bientôt rattrapé la voiture et m'avait demandée ; les vieux avaient répondu que j'étais descendue, et que j'avais voulu retourner sur mes pas.

Mais Jean les connaissait trop bien pour les croire ; il leur avait fait rebrousser chemin, et comme ils avaient essayé de s'échapper, il les avait attachés derrière la voiture : c'est de cette façon qu'il était revenu près de moi et qu'il m'avait enfin trouvée gisante sur la route.

» Alors il avait fallu s'expliquer, et comme les vieux disaient toujours qu'ils ne savaient pas comment mon malheur était arrivé, ton père interrogea Jeannot.

» Le malheureux enfant lui raconta la vérité; il n'y avait pas de sa faute, il avait perdu la tête, il n'avait pas compris ce qui s'était passé. Que veux-tu? c'est un enfant qui est fait ainsi, la peur le rend fou.

» Mais quand ton père entendit ça, tu ne peux pas t'imaginer dans quelle fureur il entra.

» — Et tu as laissé assassiner ta mère! lui dit-il, et tu n'as pas sauté à

la gorge de ces deux infâmes, et tu ne les a pas étranglés!... Ton affaire est jugée, à toi, en attendant la leur.

» Là-dessus Moline prit un pistolet de sa ceinture et fit feu sur son fils. Mais la peur sauva Jeannot cette fois : il était tombé avant que le coup fût parti.

» Heureusement pour lui que le bruit de cette arme me tira un peu de l'engourdissement où j'étais; je me remuai, je gémis, j'appelai, et Jean vint à moi. Il m'ôta du milieu de la route et me déposa sur le bord; il alla chercher de l'eau dans un fossé pour me faire revenir.

» C'est pendant ce temps que Jeannot se releva et s'échappa. Nous n'en avons plus entendu parler.

» Je n'ai pas appris ça tout de suite, ma pauvre Justine, car déjà la tête de Jean était sens dessus dessous ; ça n'a été qu'à la longue, pendant qu'il parle tout seul, que je l'ai deviné ; mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est que sa folie lui vient de ce qu'il croit avoir tué son fils ; lorsque j'essaie de lui rappeler que Jeannot s'est relevé et qu'il s'est sauvé, alors Moline dit qu'il veut courir après lui, qu'il veut le tuer, et il reste des journées entières absent.

» — Mais, grand-père et grand'mère, qu'en a-t-il fait ? dis-je en tremblant.

» — Écoute, me dit ma mère en tremblant, entends-tu ici dessous, là, à l'endroit de cette trappe ?

» — Oui, lui dis-je en remarquant en effet une trappe qui se levait avec un vieil anneau de fer.

» — Eh bien ! reprit ma mère, il les a enfermés là. Tous les matins il leur jette un morceau de pain et il leur donne une bouteille d'eau, en attendant, dit-il, qu'il les juge et qu'il les exécute.

» Je frissonnais de tout mon corps en écoutant ma mère.

» — Maintenant, comment se sont-ils laissé conduire jusqu'ici ?

» — Ils ont bien crié et bien imploré les passants ; mais dans la bagarre où

nous étions, chacun ne pensait guère qu'à se tirer lui-même d'affaire.

» D'ailleurs, une fois que nous eûmes passé les Faverols, Moline, au lieu de suivre la route de l'armée, prit le chemin de la montagne et nous mena jusqu'ici.

» — Mais quelle est cette maison? lui dis-je.

» — Ah! reprit ma mère, ne m'en parle pas, c'est à faire frémir. Je ne le sais pas bien, jamais Moline ne me l'a dit; je l'ai deviné à quelques paroles qu'il a laissé échapper et qui se rattachent à une histoire qui remonte à plus de vingt ans.

» Mais, vois-tu, me dit ma mère en baissant la voix, c'est ici, j'en suis sûre,

qu'a été commis un crime dont je n'ai jamais bien su les détails.

» — Quel crime?...

» — A ce moment, Bernardine qui m'avait parlé jusque-là avec confiance et amitié, se mit à me regarder d'une façon bien étrange, et me dit :

» — Tu me demandes ce crime, toi!... Oh! reprit-elle, maudite soit ta famille, elle a été la cause de tous nos malheurs!

» Ce n'était pas là le premier mot qui m'eût fait quelquefois penser que je n'étais pas la fille de Bernardine, mais celui-là n'était pas douteux, car il séparait ma famille de la sienne.

Cependant je me croyais toujours la fille de Moline. Je voulus hasarder une question, Bernardine me repoussa durement en me disant :

» — Va... va ! il est probable que tu en sauras bientôt plus que moi, car il a remis à un de ces jours le jugement qu'il s'obstine à vouloir prononcer, et c'est, dit-il, pour solder tout d'un coup leur compte du passé d'autrefois, et de ce qu'ils m'ont fait dernièrement.

» — Mais, dis-je à Bernardine, est-ce que personne ne vient vous soigner ?

» — Tu sais bien, me dit-elle, que

ton père est *rhabilleur* *. Il m'a soignée lui-même et je pense que deux mois ne se passeront pas sans que je puisse marcher, mais d'ici là il faut que je vive presque toujours seule, surtout la nuit, en entendant sortir de dessous terre des cris et des imprécations qui viennent comme d'une tombe ; et puis c'est plus encore ce qui arrivera que ce qui est arrivé qui m'épouvante.

» Ton père, vois-tu, jugera les vieux et les exécutera comme il l'a dit. J'ai bien eu la pensée de les faire s'échapper, non parce que je veux les sauver,

* Il y a dans le midi de la France, et il y avait surtout à cette époque un grand nombre de paysans exerçant la chirurgie, sous le nom de rhabilleurs, et s'occupant spécialement de la guérison des membres démis ou fracturés.

mais parce que j'épargnerai un crime à Moline.

» — Mais, dis-je à Bernardine, je puis les sauver, moi.

» — Et s'il le savait, me répondit-elle, il te tuerait.

» — Je ne dis plus rien à ma mère (vous comprenez, dit Justine, que je l'appelle tantôt ma mère, tantôt Bernardine, selon que ça me vient à la bouche, vous me comprenez tout de même, n'est-ce pas?) »

— Sans doute, lui dis-je, captivé par la terreur que m'inspirait ce récit, me demandant avec effroi si le nom

de mon père mêlé à toutes ces horreurs, n'en sortirait pas flétri.

La duchesse, soit qu'elle eût cet espoir qui lui assurait ma complicité et mon silence, soit qu'elle fût dominée par cet assemblage de circonstances atroces, dit à Justine :

— Continuez, continuez.

Justine reprit :

» — Ma mère me dit donc :

» Et pourtant le crime serait moins abominable, car tu n'es rien pour lui, tandis que tuer son père et sa mère...

» Je me sentis glacée à cette pensée... mais je n'osais plus interroger Bernar-

dine. Seulement je pensais que si monsieur Meylan m'avait emmenée, j'eusse été à l'abri de cette terrible alternative, ou de risquer ma vie en sauvant les vieux Moline, ou de les voir massacrer par leur propre fils.

» Nous étions rentrées, moi et Bernardine, dans le plus profond silence, et nous écoutions le vent qui criait à travers les pins de la montagne et qui se mêlait aux gémissements qui sortaient de dessous la trappe.

» Dans cette terrible angoisse, je me mis à genoux, et je me tournai vers Dieu, pour lui demander appui et conseil ; il me semblait que la prière m'avait calmée et que de bonnes inspirations allaient

me venir, lorsque je fus interrompue par le rire de quelqu'un qui s'était approché tout doucement de moi et qui me cria à l'oreille :

» — Imbécile !... imbécile !...

» C'était mon père.

» — Allons, debout, me dit-il, on ne prie que moi ici, il n'y a ici de maître que moi... et le diable, ajouta-t-il en riant...

» Je tombai assise sur un vieux coffre, et mon père me dit en me regardant d'un air farouche :

» — Quant à toi, fille de scélérats à la peau dorée, tu marcheras droit dans

la vie que je t'ai gardée, ou je t'enverrai à ton Dieu que tu pries, comme s'il écoutait les pauvres.

» Va, va, reprit-il plus tristement, il n'y a que les riches qui ont un dieu, et la preuve, c'est qu'ils vivent dans le repos de leur fortune et de leur conscience. Ah ! ah ! reprit-il en riant avec fureur, c'est vrai, c'est un dieu de pardon et de miséricorde pour eux : on lui paie des messes et il protége.

» Ma mère et moi nous nous taisions ; la tête de mon père était tout-à-fait tournée. Jamais, c'est vrai, il n'avait été très-dévot, mais jamais je n'avais entendu sortir de sa bouche un blasphème, et il imposait toujours silence

aux vieux lorsqu'ils attaquaient la religion.

» — Allons, dit-il, après un moment de silence, il est temps de se coucher.

» Nous n'étions ni des seigneurs ni des bourgeois, mais nous avions toujours eu nos aises dans la maison. Je regardai où je pourrais me coucher, car j'étais rompue à la fois de fatigue et de l'émotion de tout ce que j'avais appris.

» Je cherchai autour de moi, il n'y avait rien. Le lit de Bernardine était assez large pour deux. Je m'imaginai que pour cette nuit au moins elle m'offrirait de coucher près d'elle; mais mon père ouvrit le coffre sur lequel j'étais

assise, et en tira un matelas à moitié pourri.

» — Couche là-dessus, me dit-il, et tant que ça durera, ça durera.

» Il était dans un état à ne pas lui adresser une observation, car je ne sais pas ce qu'il eût fait si on l'eût contrarié.

» Je me mis sur le matelas ; quant à lui, il se coucha sur la trappe de la cave où étaient enfermés son père et sa mère.

» Je passai une dure nuit sans sommeil, malgré ma fatigue extrême, et je n'eus qu'une pensée, celle de m'échapper et de retrouver votre père.

» Aussi, dès que le matin fut venu, et lorsqu'à peine le jour blanchissait, je me levai doucement, croyant mon père et ma mère profondément endormis. Comme j'allais passer près de mon père, il me prit par mon jupon et me dit :

» — As-tu envie de descendre là-bas avec les autres ?

» — Moi, lui dis-je, et pourquoi donc?

» — Parce que tu veux t'en aller pour nous dénoncer à la justice !

» Je me défendis de ces deux accusations, mais Moline se prit à me regarder avec des yeux qui me firent peur.

» Ce n'était plus son regard ferme, clair et rapide ; il y avait quelque chose de vague, d'éloigné, qui semblait voir ailleurs quand il regardait, comme le regard d'un somnambule ; ça devait être vrai, car il me dit aussitôt :

» — Oh ! j'y vois clair maintenant, j'y vois dans vos pensées à toutes deux, dit-il en s'adressant aussi à sa femme qui s'était éveillée à notre première parole. Toi, Bernardine, tu as envie de sauver les vieux... et toi, ajouta-t-il en se tournant vers moi, qui ne pus supporter la fascination de son regard, tu as fait quelque chose de mal !...

» Eh bien ! reprit-il encore en se le-

vant, chaque chose viendra à son tour... il y aura justice pour toi comme pour les vieux ! Ah ! je serai juste, ajouta-t-il en serrant les poings, juste pour tous !...

» J'étais immobile et tremblante, et peut-être que si à ce moment il m'eût interrogée, je lui aurais avoué ma faute ; mais il se mit à penser à autre chose.

» C'était l'heure où il avait coutume de donner à manger aux vieux. Il leva la trappe, et tout aussitôt j'entendis sortir de ce gouffre des vociférations, des cris, des menaces.

» Moline ne fit qu'en rire.

» C'étaient bien certainement de grands scélérats que ces deux êtres, et je l'appris plus tard ; mais c'était horrible de les entendre. Il y avait un vieil escalier délabré qui descendait à la cave ; ils s'y précipitèrent, je les vis alors.

» O mon Dieu ! penser que des créatures humaines puissent arriver jusque-là ! C'est épouvantable. Les damnés doivent être ainsi... Ils avaient à peine la force de grimper, et ils s'accrochaient des mains et des ongles aux marches de l'escalier. Le père Moline tira sa femme qui allait plus vite que lui. Il était effrayant avec sa barbe à moitié poussée, ses cheveux hérissés, pâle comme un cadavre.

» La mère Moline remonta aussitôt ; ses cheveux gris pendaient le long de ses joues maigres, et ses yeux rouges luisaient sur son visage comme des taches sanglantes. Ils vinrent ainsi jusqu'au bord, se bousculant, se poussant.

» Moline ne se baissa même pas, il les repoussa du pied et les fit rouler jusqu'au bas, au milieu de leurs cris et et de leurs hurlements ; puis il posa sur l'une des dernières marches un pot d'eau et un morceau de pain, et leur dit en ricanant :

» Je vous promets que vous sortirez de là le 17 du mois prochain. »

» Ma mère me fit un signe, et pen-

dant que Moline refermait la trappe, elle me dit tout bas :

» — C'est le jour où il veut, dit-il, les juger et les exécuter.

» Nous avions plus d'un mois à passer avant d'arriver à ce moment, et j'espérai que durant ce temps mon père changerait d'idée et que je pourrais m'échapper.

» Mais il me semblait que depuis que la raison de Moline était partie, quelque chose de surnaturel en eût pris la place. Il se tourna vivement vers moi, comme si j'eusse dit tout haut ce que je pensais en moi-même, et il reprit en me montrant son fusil :

» — Tu ne t'en iras pas, entends-tu, toi ! il faut que tu assistes à cette justice,

et souviens-toi que si tu étais assez loin pour que je ne pusse pas te rattraper en courant après toi, il y a là-dedans une balle qui t'atteindra partout...

» Il ne crut pas ses menaces suffisantes sans doute, car il ajouta avec plus de violence :

» — Partout, fusses-tu devant un tribunal, jurant Dieu et les saints que tu dis la vérité en racontant ce que tu sais.

» — Je n'ai aucun désir de vous quitter, mon père, lui dis-je...

» Il haussa les épaules et reprit :

» — Prépare le déjeuner de ta mère, il y a là-dedans tout ce qu'il faut.

» Je vis un sac qu'il avait rapporté la veille et jeté dans un coin : il y avait de la volaille, du pain, du lard, du vin, tout ce qui était nécessaire pour plusieurs jours.

» J'obéis, et Moline se mit à se promener devant la porte de la maison.

» Quand j'eus fini, il s'assit à table avec nous, mangea à peine, ne but que de l'eau ; il ne lui restait plus qu'un bon sentiment au cœur, c'est l'amitié qu'il avait pour sa femme. Il la soignait et lui coupait les bons morceaux ; il la retournait dans son lit.

» Quand le repas fut fini, Moline entra dans un hangar et en apporta un paquet ; il était rempli de linge, mais ce n'était pas celui de la maison.

» — Démarque ça, me dit-il, et raccommode-le.

» Je n'avais ni fil, ni aiguilles, ni ciseaux... Je le lui fis observer.

» — Tu en auras cette nuit, me dit-il.

» La pauvre Bernardine semblait anéantie.....

» Lorsque nous fûmes seules, elle laissa éclater ses larmes et se mit à prier.

» — Qu'avez-vous donc encore ? lui dis-je.

» — Tu ne comprends donc pas, me dit-elle, que tout ça est volé ?

» — Volé ! m'écriai-je ; lui, mon père, il vole !...

» Il faut vous dire, reprit Justine, que du caractère dont je connaissais mon père, voler était de sa part une chose plus extraordinaire que tuer ; il avait eu toute sa vie la main leste au couteau, et dans les querelles avec les Espagnols il avait souvent été accusé d'avoir versé le sang ; mais voler était pour lui le crime d'un lâche, et pour qu'il s'y fût décidé, il fallait que son esprit eût tout-à-fait changé.

» Je me mis à pleurer aussi en pen-

sant que je me trouvais emprisonnée dans ce repaire de crimes. Jean rentra, nous cachâmes nos larmes, mais il les avait vues.

» — Oh ! nous dit-il, vous pouvez pleurer, je ne vous en veux pas à vous autres : pleurez, pleurez, ça console.

» Puis il resta jusqu'au soir aux alentours de la maison, allant, venant, rentrant, parlant au hasard.

» Le soir arrivé, il s'éloigna comme il avait fait la veille ; mais cette nuit-là il avait eu la précaution de fermer les portes en dehors, de façon que nous étions prisonnières moi et ma mère. Cependant, comme il n'avait pas la

conscience de ce qu'il faisait, il ne s'était pas aperçu que la fenêtre pouvait facilement s'ouvrir.

» Malgré ses menaces, je n'avais pas renoncé à l'idée de m'échapper ; la curiosité de ma mère me seconda.

» — Tâche donc, me dit-elle, de voir de quel côté il s'en va. Ah ! si je pouvais marcher, je l'aurais déjà suivi, je l'aurais déjà arrêté au moment où il a commis sa première mauvaise action.

» J'ouvris doucement la fenêtre, je décrochai les volets et j'attendis pour voir si ce bruit était arrivé jusqu'à lui. Je n'entendis rien et je poussai les volets.

» A l'instant même, un éclat de bois vint me frapper à la joue, et j'entendis le bruit d'un coup de fusil. L'épouvante me renversa sur le sol. Bernardine se mit à pousser des cris, mais elle ne pouvait venir à mon aide.

» Je m'attendais à voir reparaître mon père, et je me tenais presque pour morte ; mais rien ne bougea au dehors et je me relevai ; je n'étais point blessée.

» — Couche-toi... couche-toi, me dit Bernardine tremblante, je lui dirai que c'est moi qui t'ai dit d'ouvrir la fenêtre.

» Je me blottis sur mon matelas, at-

tendant à chaque instant un malheur.

» Mais les heures se passèrent sans que mon père rentrât, et, la fatigue dominant enfin mes terreurs, je m'endormis profondément et ne m'éveillai que le lendemain matin. J'appris alors que mon père n'était rentré qu'au milieu de la nuit ; sa femme n'avait pas soufflé mot. Alors il s'était approché de moi, m'avait remué du pied ; ce mouvement me fit pousser un gémissement sans cependant m'éveiller tout-à-fait.

» Lorsque j'ouvris les yeux le matin, Jean s'occupait à ranger sur la table des aiguilles, du fil, enfin tout ce qu'il m'avait promis ; il ne me fit aucune observation, ne m'adressa pas la parole; mais il me montra du doigt l'ouvrage

qu'il m'avait préparé, et la place où la balle de son fusil avait été se loger dans le mur.

» A l'exception de cette circonstance qui ne se renouvela point, puisque je n'essayai plus de m'échapper, toutes nos journées se passèrent, pendant plus d'un mois, comme celle que je viens de vous dire.

» L'habitude est une mauvaise maîtresse, elle vous enseigne, malgré vous, des choses qu'il semblait qu'on ne pourrait jamais apprendre. Elle vous fait accepter sans révolte des idées qui vous paraissent impossibles à excuser la première fois qu'elles se présentent à vous. Ainsi, mon père sortait tous les soirs ; tous les soirs il revenait avec un nou-

veau butin, et comme c'était là l'aliment de notre vie, nous n'étions plus, moi et ma mère, à nous épouvanter de le voir arriver chargé des fruits du vol; bien au contraire, nous l'attendions avec anxiété et souvent avec la crainte de manquer de nourriture.

» Cependant rien ne diminuait la sombre mélancolie de Moline. La guérison de Bernardine avançait; déjà elle pouvait se lever et se traîner jusqu'à la porte de la maison, appuyée sur mon bras.

» Nous nous entretenions souvent ensemble du fatal projet que Jean avait conçu au sujet des deux vieillards. Comme il n'en parlait presque plus, nous voyions approcher avec moins de

crainte le jour qu'il avait désigné pour ce jugement.

» Nous nous étions persuadé que si nous pouvions, durant toute cette journée, le distraire de sa mauvaise pensée, il renoncerait à son dessein, parce qu'il n'aurait pas été accompli à l'heure fixée.

» Quant à moi, je gardais mon secret dans mon cœur, non-seulement par terreur, mais comme une espérance. Pour rien au monde je n'aurais osé l'avouer à mon père, et j'attendais le retour de monsieur Meylan pour m'arracher à la vie de crime et de misère dans laquelle j'étais plongée.

XXXII.

Suite du récit de Justine.

» Enfin le jour fatal arriva ; rien ne nous annonça que mon père y fit plus d'attention qu'à un autre. D'ailleurs, dans la solitude où nous vivions, c'est-à-peine si nous pouvions calculer à quel

quantième du mois et à quel jour de la semaine appartenait la journée présente.

» Le soir arriva sans que rien vint nous alarmer, et nous attendions le moment où Jean nous dirait de nous coucher, trop heureuses ce jour-là de le voir partir pour quelque expédition nocturne, et préférant de beaucoup le crime qu'il pourrait commettre en volant quelque ferme des environs à la justice qu'il prétendait faire des deux vieillards. L'heure habituelle du repos arriva ; mais Jean ne nous dit rien et ne fit point mine de vouloir sortir.

» Les alarmes de Bernardine commencèrent ; elle voulut s'assurer de la pensée de son mari, et me fit signe de

préparer mon lit, pour voir si cela le déterminerait à quitter notre cabane. Mais à peine avais-je commencé à tirer de mon coffre le matelas sur lequel je couchais, que Jean me dit d'une voix rude :

» — On ne dort pas ici cette nuit.

» Ce mot suffit pour nous apprendre que ce que nous avions espéré du calme apparent de mon père nous avait trompées, et que sa pensée s'était d'autant plus attachée à l'exécution de son projet, qu'il l'avait plus silencieusement médité.

» Dans cette circonstance, Bernardine ne craignit point d'attaquer de face la

résolution de son mari, et lui demanda sévèrement ce qu'il prétendait faire.

» — Vous le verrez toutes deux, répondit Moline, et que cela vous serve de leçon à toutes deux.

» Le regard dont il accompagna ses paroles était effrayant de cruauté, et cependant il n'arrêta point Bernardine.

» — Ce que tu veux, lui dit-elle, ne se fera pas, et je saurai bien t'en empêcher.

» Mon père la regarda froidement, tira un pistolet de sa poche et le posa sur la table près de laquelle il était assis.

» Je poussai un cri d'effroi et je me précipitai entre lui et ma mère, tant j'avais été épouvantée du regard qui lui avait été adressé. Jean tira un second pistolet et le plaça de même sur la table, et me regardant alors comme il avait regardé ma mère, il ajouta :

» — Il y en a pour tous ceux qui manqueront à leurs devoirs !

» L'énergie de Bernardine n'était que dans la faiblesse de son mari pour elle. Toujours sûre de triompher, soit par des menaces, soit par des larmes, je l'avais vue quelquefois pousser ses exigences au-delà de toute raison.

» Je m'attendais donc à une lutte violente entre mon père et ma mère ;

mais comme si Bernardine eut compris du premier coup que tout son pouvoir s'était perdu et abimé dans le naufrage de la raison de mon père, je la vis passer soudainement du ton impérieux qu'elle avait pris à l'accent du désespoir, et elle s'écria en jetant autour d'elle un regard éperdu :

» — Mon Dieu, mon Dieu ! est-ce que personne ne viendra à notre aide !

» — Sois tranquille, repartit Jean, il va venir quelqu'un, car l'heure de la justice a sonné pour tout le monde !

» Sans savoir quelle pouvait être la personne dont mon père nous annonçait l'arrivée nous espérâmes que la pré-

sence d'un étranger serait un obstacle à l'exécution de ses desseins, et nous gardâmes un moment le silence. Mon père restait immobile, sans impatience apparente ; on eût dit que, comme le Destin, il avait marqué son heure à chaque chose, et que rien ne pouvait ni la hâter ni la retarder.

» En effet, à un certain moment, il se leva en disant :

» — Ils doivent être au bas de la montagne.

» Cependant nous nepossédions dans la cabane ni montre ni pendule qui eussent pu l'avertir de l'heure exacte où il parlait ainsi ; mais de même que depuis sa folie il semblait lire les pensées que ma mère et moi nous n'osions

émettre, on eût dit qu'il lisait de même les heures du jour sur un cadran invisible.

» Il attendit quelques minutes après ces paroles, plus profondément préoccupé qu'il ne l'avait été jusque-là, et il se prit à dire :

» — Allons, il faut que tout soit prêt quand ils seront ici.

» Aussitôt il tira de sa poche une longue corde toute neuve, la coupa en deux, et étant monté sur la table sur laquelle il plaça une chaise pour s'élever le plus haut possible, il attacha ses deux cordes chacune à l'une des poutrelles transversales de notre chaumière.

J'avoue que je ne compris rien à ces singuliers préparatifs, et je regardai ma mère. A la pâleur livide répandue sur ses traits, au tremblement convulsif qui agitait tout son corps, au geste machinal par lequel elle porta ses deux mains à son cou en poussant un profond gémissement, je compris à quel usage étaient destinées ces deux cordes, et à mon tour je me sentis glacée jusqu'au fond de l'âme; je vis danser la cabane, la tête me tourna, j'étais ivre de peur.

Bernardine essaya de balbutier quelques mots, mais Jean se contenta de tourner la tête vers elle, et tirant un second paquet de cordes de sa poche,

il répéta la phrase qu'il avait déjà dite :

» — Il y en a pour tous ceux qui manqueront à leurs devoirs !

» A l'aspect de pareils préparatifs, nous ne pouvions comprendre quelles étaient les personnes qu'attendait Moline. C'étaient sans doute des complices, car si ce devait être des victimes, il avait dû calculer que seul contre cinq ou six personnes, il trouverait une résistance assez désespérée pour prévenir le crime qu'il méditait.

» Cependant nous nous demandions quels pouvaient être les complices de Jean Moline, vivant dans la plus profonde solitude et ne connaissant personne. Le moment approchait où nous

allions en être instruites, car nous entendîmes une voix qui appelait Jean; c'était une voix de femme, et lorsque Bernardine l'entendit, sans doute qu'elle la reconnut immédiatement, car elle s'écria aussitôt :

» — Elle !

» — Oui, lui dit Jean en se tournant de son côté, elle ! car si le crime appartient à quelqu'un, c'est à *elle* surtout qu'il doit revenir.

» Il y eut un moment dans les yeux de ma mère une expression de joie cruelle, et lorsque j'eus appris quelle était la femme qu'on avait ainsi désignée, je pensai que Bernardine s'était presque réjouie du crime de son mari, du moment que cette femme parta-

gerait le châtiment qu'il voulait infliger aux deux vieillards.

» Pendant ce temps, Moline avait ouvert la porte de la cabane, et avait répondu d'une voix toujours calme :

» — Par ici, par ici, on vous attend.

» Un moment après, je vis entrer une femme qui pouvait avoir quarante ans, vêtue avec une riche simplicité ; un homme beaucoup plus âgé qu'elle l'accompagnait.

» Derrière eux se glissa une seconde femme qui me parut être une servante, et dont l'extrême ressemblance avec mon père me frappa dès le premier abord.

Nous étions donc dans la cabane quatre femmes et un homme contre Moline seul, et je commençai à me rassurer sur la portée des projets qu'il pouvait avoir.

» Le monsieur qui était entré s'approcha de Moline et lui dit d'un ton doux, mais résolu :

» — Vous me connaissez sans doute, monsieur ?

» — Vous êtes le comte de Lorry ; c'est vous qui voulez épouser la marquise de Prémontré, et qui depuis quinze ans n'attendiez pour cela que la mort de son mari. Le vieux marquis en a fini, et votre future n'a plus que deux mois de veuvage à faire...

» En attendant, reprit-il, vous vous êtesfait son protecteur : très-bien. L'affaire qui va se passer ici ne pouvait pas avoir de meilleur témoin qu'un futur ; car je suppose que vous ne serez pas fâché d'apprendre que les deux personnes qui pouvaient le plus cruellement accuser la marquise de Prémontré auront bientôt disparu de ce monde.

» Celle qu'on appelait de ce nom regardait autour d'elle avec une grande frayeur ; elle reprit d'une voix tremblante :

» — Jean, vous n'avez pas voulu m'attirer dans un piége ; Jean, je ne vous ai jamais fait de mal, moi.

» Un sourd ricanement répondit à

cette parole de la marquise, qui se précipita vivement vers la femme qui la suivait, en lui disant :

» — Marine, quel est donc le projet de ton frère?

» J'appris ainsi quelle était cette femme dont le visage m'avait frappée, et dont j'avais entendu souvent parler dans la maison de mon père comme d'un caractère implacable et résolu; car elle était, au dire de ma mère, l'image vivante du visage et du cœur de Jean Moline.

» Cependant, malgré la résolution dont cette femme était douée, elle parut frappée de l'expression sinistre de

Jean, et elle répondit d'une voix mal assurée :

» — En vérité, je ne sais pas ce qu'il a.

» Et tout aussitôt elle se dirigea vers la porte qu'elle avait refermée. Elle voulut la rouvrir, sans doute pour appeler du secours, mais Jean Moline la prévint et ferma la porte à double tour, prit la clé, la mit dans sa poche et repoussa sa sœur en lui disant :

» — Personne maintenant ne sortira de cette maison que la justice que j'ai promise à chacun ne soit accomplie.

» Je n'avais pas regardé Bernardine pendant tout ce temps; mais je détour-

nai mon attention des autres personnes en l'entendant murmurer tout bas et à plusieurs reprises ces mots :

» — Elle est encore belle...

» Je suivis la direction de son regard tout empreint d'une expression haineuse, et je vis que c'était madame de Prémontré qu'elle examinait avec cette attention.

» Quant à celui qu'on avait appelé monsieur de Lorry, il paraissait rassurer la marquise, et bien que ce ne fût plus un homme jeune, il ne semblait pas facile à intimider.

» —Finissons-en vite, dit-il à Moline ; vous avez écrit à la marquise de Prémontré qu'il fallait qu'elle se trouvât

ici cette nuit pour son honneur et son repos, expliquez-vous donc !

» — Tous ceux qui doivent entendre ce que j'ai à vous dire ne sont pas encore présents, répondit mon père ; attendez un moment !

» Aussitôt il leva la trappe qui fermait la cave où étaient enfermés les deux vieux, et il les appela.

» Il y avait déjà longtemps que la fureur qui les précipitait naguère à l'entrée de leur prison lorsqu'ils la voyaient s'entr'ouvrir, il y avait déjà longtemps, dis-je, que cette fureur était tombée ; le manque d'aliments, la privation de lumière, et peut-être aussi la perte de tout espoir, avaient abattu cette force cruelle qui rendait leur vieillesse si hi-

deuse et si redoutable. Ils montèrent lentement l'un après l'autre, le père d'abord, la mère ensuite, pâles comme des visages de cire, chancelants comme des gens ivres, l'air égaré comme des idiots.

» A cet aspect, les nouveaux-venus reculèrent avec un cri d'horreur.

» Nous-mêmes, ma mère et moi, quoique nous fussions habituées à les voir tous les matins, nous éprouvâmesle contre-coup de cet effroi, et il me sembla que je voyais sortir deux cadavres de leur tombe. Jean leur montra deux tabourets qu'il leur avait préparés en face de la table, derrière laquelle il se plaça. Il avait mis cette table en travers

de la porte de manière à ce que lui-même barrât l'entrée de la maison.

» Sur un signe muet qu'il fit aux autres personnes, elles allèrent s'asseoir derrière le vieux Moline et sa femme, sur un banc que mon père avait également préparé pour les recevoir.

» Ma mère était à la droite de Moline, assise sur le pied de son lit, les yeux toujours attachés sur madame de Prémontré, et paraissant oublier complètement dans la contemplation qui l'absorbait les craintes qu'elle avait eues relativement au projet de son mari, et l'étrangeté de la scène à laquelle elle assistait.

» Quant à moi, j'étais tout-à-fait à l'angle de cette grande chambre, accroupie sur les fagots jetés dans ce coin et dans la situation d'un enfant qui attend l'explosion d'une arme à feu, et qui d'avance ferme les yeux et se bouche les oreilles.

» Je savais que j'allais apprendre quelque chose d'horrible, que j'allais assister à un spectacle effrayant, et je n'avais cependant ni la force ni le courage d'être un témoin attentif de cette scène.

» Par un inexplicable retour sur moi-même, au lieu de penser à ce qui allait se passer devant moi, je n'étais occupée que de ma faute, et j'en éprouvais

à la fois plus de terreur et de remords que je n'en avais senti jusque-là.

» Est-ce que cette justice exceptionnelle qui allait sans doute atteindre des coupables que la loi des hommes oubliait, m'avertissait déjà du sort qui pouvait me frapper à mon tour ? Est-ce que déjà quelque chose s'agitait en moi, de cette existence qui me fut révélée quelques heures plus tard, et qui devait être aussi mon crime ?

» Je ne sais, mais je me tenais blottie dans un coin, comme si j'eusse voulu échapper aux regards de mon père, comme si c'était moi qu'il avait appelée et forcée de s'asseoir sur le tabouret où étaient les deux vieillards.

» Cependant ils restaient là, muets, immobiles, regardant autour d'eux d'un air hébété, et cherchant à comprendre pourquoi cet appareil, pourquoi la liberté qu'on leur avait rendue, pourquoi ces étrangers qu'ils ne connaissaient pas.

» Marine les appela vainement de la place où elle était; ils parurent ne pas l'entendre, et le son de la voix de leur fille ne les émut ni l'un ni l'autre.

Mon père les regardait attentivement, mais l'aspect de la dégradation de ces deux vieillards, dégradation dont il était la première cause, n'appela sur le visage de Jean ni une expression de repentir, ni un mouvement de regret.

Il semblait plutôt examiner avec un cruel sang-froid le moment où il pourrait saisir dans leurs yeux un éclair d'intelligence, afin d'en profiter pour arriver jusqu'à leur esprit.

» Soit qu'il eût trouvé un instant favorable, soit qu'il ne voulût pas attendre plus longtemps, il éleva tout-à-coup la voix et leur dit d'un ton lugubre :

» — Ecoutez, vous autres, et souvenez-vous : c'est aujourd'hui la nuit du 17 au 18 mai.

» A cette parole, le regard indécis des deux vieillards se fixa sur Jean Moline, qui continua du même ton lugubre :

» — C'est aujourd'hui la nuit du 17 au 18 mai, et c'est ici la cabane du mont Saint-Barthélemy ! Vous souvenez-vous tous les deux de ce que vous avez fait ici, à pareille nuit, il y a précisément de cela vingt ans ?

» L'intelligence revenait au vieux Moline ainsi qu'à sa femme, et avec l'intelligence cette hideuse expression de menace et de bravade dont ils accueillaient ordinairement les reproches de leur fils.

» Sans doute ils allaient lui répondre, lorsque tout-à-coup madame de Prémontré se leva, en disant d'une voix éperdue :

» — Jean, qu'allez-vous dire ? Jean,

que prétendez-vous faire? Taisez-vous, par grâce, taisez-vous!

» — Il n'y aura de grâce ni pour vous, ni pour eux, dit Jean Moline; asseyez-vous et écoutez.

» A ce moment madame de Prémontré se tourna vers monsieur de Lorry, et lui dit avec un véritable accent de désespoir :

» — Protégez-moi, monsieur, protégez-moi! C'est un piége infâme où l'on m'a attirée; me laisserez-vous insulter par cet homme?

» Avant que monsieur de Lorry eût le temps de prendre la parole, Jean se leva, et s'adressant à madame de Prémontré, il lui dit en ricanant :

» — Mais qu'avez-vous donc, ma-

dame la marquise? pourquoi dites-vous que je vous ai insultée? Je n'ai pas encore prononcé votre nom, et voilà que vous avez déjà peur de ce qui va se dire.

» — Oh! par grâce, par pitié, taisez-vous, taisez-vous! reprit madame de Prémontré.

» — Je n'ai encore rien dit, reprit Jean.

» — Il suffit que madame ne veuille pas entendre ce que vous avez à dire, fit monsieur de Lorry, pour que vous n'ajoutiez pas un mot de plus ; et d'ailleurs, me croyez-vous homme à supporter la violence qui voudrait nous retenir ici prisonniers?

» — Je vous ai dit reprit Jean, dont

le visage pâle s'injecta de sang par plaques marbrées qui lui donnèrent un aspect effrayant, je vous ai dit que personne ne sortirait, et je vous dis maintenant qu'il faudra que vous m'entendiez tous jusqu'au bout.

» Monsieur de Lorry allait sans doute répliquer, mais Marine l'arrêta aussitôt en le tirant par le pan de son habit et en lui disant tout bas :

» Laissez-le dire, ou sans cela il arrivera malheur.

» En effet, Jean tenait ses pistolets dans ses mains, et je suis persuadée qu'il n'eût pas fallu un geste imprudent de monsieur de Lorry, pour que mon

père le renversât mort à ses pieds. Le comte se rassit, et madame de Prémontré lui dit tout bas, en retombant près de lui sur le banc où ils étaient :

» — Oh ! vous ne croirez pas cet homme ; il va mentir ! il va mentir !

» Je ne sais pas ce que pensa ce monsieur de l'épouvante de la marquise ; mais ce que je sais bien, moi, c'est que la frayeur qu'elle montra me persuada que mon père allait dire la vérité. »

A ce moment, un léger ricanement, parti du coin de la chambre où nous étions, interrompit Justine au milieu de son récit. Quoique depuis quelques moments il semblât s'éloigner de l'in-

térêt direct que nous y pouvions prendre, madame de Frobental et moi, l'étrangeté et l'horreur de ce que nous entendions avaient fini par captiver notre attention, et nous fûmes tous déconcertés, contrariés de l'interruption de la vieille.

— Oh! oh! avait-elle dit en ricanant, la petite fait des observations morales!

— J'oubliais que vous étiez là, répondit Justine.

— Va, va toujours, continue, dit la vieille, ne te gêne pas parce que je suis là; dis la chose comme elle s'est passée, et peut-être que tout-à-l'heure ça sera

aussi plaisant ici que ça l'a été chez Jean Moline.

Cette observation nous ramena au motif de ma présence dans la chambre de Justine ; et plus curieux que je ne l'avais été encore d'apprendre quelle avait été la destinée de cette jeune fille, je la priai de continuer.

Je remarquai cependant que, pour la première fois, madame de Frobental semblait avoir été frappée par la voix de la vieille femme qui venait de parler. Son œil ardent, fixé sur elle, semblait vouloir percer la pénombre qui l'enveloppait dans le coin où elle s'était réfugiée.

Mais Justine reprit son récit, et malgré l'espèce d'inquiétude qu'elle avait un moment éprouvée, la duchesse fut bientôt captivée de nouveau par ce qui nous était raconté à tous deux.

Toutefois il sembla que cette interruption avait brisé l'espèce de contemplation rétrospective par laquelle Justine se reportait dans le passé et lui faisait raconter dans tous ses détails une scène qu'elle semblait encore avoir sous les yeux : son récit devint plus rapide, plus animé ; il prit pour ainsi dire le caractère d'une discussion exaltée.

En effet, c'est ainsi qu'elle continua :



XXXIII.

Suite du récit de Justine.

» — Eh bien ! nous en étions là, lorsque voilà tout-à-coup mon père qui se lève et qui se met à raconter l'histoire de sa jeunesse ; il raconta d'abord comme quoi il avait été l'aimé de la mar-

quise de Prémontré, et puis comment un premier malheur était arrivé !

» Oui, oui, ils pouvaient appeler ça un malheur ! Monsieur de Prémontré était employé à l'étranger ; il y avait plus d'un an qu'il avait quitté la France, qu'il avait laissé sa femme seule dans son château, et voilà que la marquise allait devenir mère.

» C'était alors une grande dame, et c'était pour elle un bien grand déshonneur. Elle avait pour servante un serpent, une vipère, la Marine, la fille des vieux, la sœur de Jean. Cette servante dit tout bas à la marquise qu'il n'y avait qu'une chose de difficile dans sa

position, c'était de cacher la naissance de l'enfant.

» Quant à s'en débarrasser lorsqu'il serait né, elle lui dit tout bas qu'il y avait des gens qui pour de l'argent se chargeraient volontiers de mettre l'enfant de côté! Quels étaient ces gens-là? c'étaient le père et la mère Moline.

» Vous comprenez, dit Justine, dont la voix tremblait, de quel air mon père devait dire tout ça...

» Vous comprenez aussi qu'ils étaient tous là présents, la marquise, Marine et les deux assassins, grinçant les dents, pâles, enragés, pendant que mon père leur racontait leurs infamies, mais

tremblants et accroupis dans leur peur, car mon père portait un pistolet à chaque main.

» Ils auraient bien voulu crier que ce n'était pas vrai; mais outre la peur qu'ils avaient de mon père, ils avaient tous peur les uns des autres; car si l'un d'eux eût osé dire : Ce n'est pas vrai, un autre eût pu leur répondre aussitôt : C'est vrai. Aussi c'était pitié de les voir, surtout Marine et la marquise, la tête basse et comme mortes, tandis que mon père leur disait :

» — Oui, ce fut le 12 mai que naquit cet enfant dans la pavillon du parc.

» Le soir, monsieur Bonissens le remit lui-même à vous, ma mère, qui deviez l'emporter en nourrice, et, le 17, vous l'apportiez ici ! Mon père, qui avait voulu être de moitié dans les cinquante louis qu'on vous avait promis et qui voulait les gagner comme vous aviez promis de les gagner, vous accompagnait.

La nuit du 17 au 18 vint, alors vous descendîtes dans cette cave, et vous y avez enterré tout vivant... l'enfant.... (Ma mère et moi nous poussâmes un cri d'horreur).

» — Tout vivant, répliqua, mon père, vous entendez bien, ils me l'ont dit, ils s'en sont vantés, ils y ont enterré tout

vivant l'enfant qui leur avait été donné à tuer.

» — Oh ! jamais, s'écria alors la marquise ; je n'ai jamais donné un pareil ordre.

» A cette dénégation, la mère Moline se tourna vers sa fille et lui dit :

» — Cet ordre, c'est toi qui me l'a apporté, Marine.

» Tout aussitôt, la sœur de mon père se tourna vers madame de Prémontré, en lui disant :

» — Et vous savez, vous, madame, de qui je l'ai reçu.

» La marquise retomba sur son banc.

» C'était une chose hideuse à voir que tous ces gens se jetant leur crime à la face, et rien ne peut exprimer la joie cruelle que mon père éprouvait à les voir ainsi se débattre sous ces terribles accusations.

» Ce fut alors que mon père leur reprocha la vie qu'ils lui avaient faite.

» — Je vous ai sauvé à tous, dit-il, le bagne et l'échafaud que vous avez mérités ; puis il s'est trouvé, ajouta-t-il en s'adressant aux deux vieillards, il s'est trouvé une femme qui, malgré l'horreur que vous inspiriez à tout le monde, a eu assez d'amour pour moi

pour ne pas craindre d'entrer dans votre maison : je lui promis de la protéger contre vos fureurs, et depuis dix-neuf ans qu'elle est devenue votre fille, si je ne l'ai pas toujours sauvée de vos injures, du moins n'aviez-vous jamais osé porté la main sur elle.

» Mais il est venu un jour où vous m'avez cru impuissant à la protéger, un jour où vous avez compté que le danger où j'étais vous la livrait sans défense ; vous avez profité de ce jour, vous avez profité de la seule heure où votre haine contre elle a pu se dresser en liberté, et vous l'avez mutilée ; vous avez plus fait, vous avez rendu mon fils coupable de ce crime et vous m'avez fait tuer mon enfant !

»A tous ces crimes-là il faut un châtiment ; ce châtiment, je vous l'ai promis, et je vous l'infligerai.

»Malgré la solennité des paroles de mon père, malgré la résolution implacable qui ressortait de l'expression de son visage et la froide fermeté de ses paroles, le père et la mère Moline répondirent par un ricanement méprisant aux paroles de leur fils.

»En toute autre circonstance, cette audace eût exaspéré Moline et il se fût répandu contre eux en reproches qui m'eussent fait trembler ; mais cette fois j'éprouvai un froid que je n'avais jamais ressenti, car il ne leur répondit rien. Il en était arrivé à ce point qu'il n'écoutait plus que ce qu'il disait lui-

même ou plutôt ce que l'enfer semblait lui dire tout bas à l'oreille.

» Je sentis que les deux vieux étaient tout-à-fait condamnés. Je tombai à genoux et je me mis à prier.

» Mon père se mit à rire, et se leva tout-à-coup. Je m'arrêtai dans ma prière.

» — Va toujours, me dit-il, ce sera la prière des agonisants... car il est temps, la nuit s'avance, et il faut que justice soit faite avant le lever du soleil.

» Écoutez, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux deux vieillards, s'il vous reste encore dans le cœur autre chose

que la crainte de la mort, faites votre prière, car il y a longtemps que je vous ai condamnés à mourir, et l'heure de l'exécution est venue.

» A cette menace, Marine se leva et voulut prendre la parole ; mais son frère l'arrêta en lui disant d'une voix sinistre :

» — Ne te mêle pas de leurs affaires; je t'ai pardonné comme je leur avais pardonné pour le premier crime que tu leur as fait commettre; ne t'associe pas au second pour lequel je les punis, si tu ne veux pas partager leur châtiment.

» A son tour monsieur de Lorry voulut s'interposer, et lui dit :

» — Croyez-vous que je vous laisserai assassiner deux vieillards sans défense ?

» — Oh ! reprit Jean, je ne tiens pas à ce que vous soyez présent à leur supplice ; vous pouvez quitter cette cabane.

» — Et c'est ce que je vais faire à l'instant, dit le comte, pour y ramener les hommes qui m'aideront à prévenir cet horrible parricide.

» Jean écarta la table derrière laquelle il était assis, et ouvrit la porte.

» — Allez, dit-il, monsieur le comte, allez.

» Monsieur de Lorry hésita à sortir ; mais madame de Prémontré n'eut pas

plutôt vu une issue à sa fuite, qu'elle se précipita hors de la maison en appelant monsieur de Lorry.

»Le comte la suivit, épouvanté sans doute de l'égarement auquel elle était en proie ; mais il s'arrêta à quelques pas de la porte, à la voix de Jean qui lui cria :

» — Et maintenant vous pouvez aller prévenir les magistrats et appeler la force armée, vous pouvez me conduire devant les tribunaux ; seulement, n'oubliez pas qu'en y menant le fils qui a tué son père, vous y traînerez aussi la mère qui a tué son enfant.

»La voix de madame de Prémontré

appela immédiatement monsieur de Lorry ; et Marine, qui craignait que le comte ne se laissât aller à son indignation, et n'allât chercher du secours, Marine s'échappa en même temps de la cabane pour prévenir une dénonciation qui eût fait remonter la justice à la connaissance d'un crime dans lequel elle se trouvait compromise et qui pouvait perdre la marquise.

» Mon père referma la porte.

» Jusqu'à ce moment, les vieillards avaient conservé leur audace ; mais ils commencèrent à se regarder d'un air alarmé, lorsqu'ils virent s'éloigner les étrangers dont la présence pouvait les protéger.

» Ma mère elle-même n'avait pas sans doute cru à la réalité de ces menaces, car elle m'appela tout bas et me dit, sans oser cependant s'adresser à son mari :

» — Ce n'est pas possible, n'est-pas? il ne le fera pas.

» — Regardez-le, lui dis-je.

» Mon père barricadait la porte.

» Jean... Jean, lui cria sa femme, je ne crois pas cela.

» Il ne lui répondit pas ; et comme elle ne pouvait quitter son lit, tant sa faiblesse était encore grande, elle me poussa vivement vers lui en me disant :

» — Mais arrête-le donc, toi !

» Je me jetai aux genoux de mon père en lui criant grâce pour sa femme et pour moi ; il me repoussa si durement, que j'allai retomber sur le lit près de ma mère.

» Je faillis m'évanouir, et je restai un moment les yeux fermés, tout étourdie du coup que j'avais reçu. Je fus arrachée à cette espèce d'anéantissement par les cris aigus, par les hurlements furieux qui retentissaient dans la cabane.

» Ma mère m'appelait et appelait son mari, me secouant de toutes ses forces, s'agitant vainement pour se lever.

» Des coups violents étaient frappés à la porte, et l'on entendait les voix de

monsieur de Lorry et de Marine qui appelaient Jean et le suppliaient de leur ouvrir. Je me soulevai pour voir ce qui se passait, sans avoir bien la conscience de tout ce que je venais d'entendre.

» Ma mère m'avait pris la main dans une des siennes ; et comme je lui disais :

» — Mais qu'y a-t-il ? qu'est-ce qui se passe ?

» — Regarde, me dit-elle d'une voix rauque et presque éteinte.

» Je levai les yeux, et je vis le corps du père Moline qui pendait déjà à l'une des cordes attachées à la poutre du toit.

» Pendant ce temps, la mère Moline se débattait dans les mains terribles de

son fils, qui lui passait au cou le bout de l'autre corde.

» Je voulus crier et je voulus m'élancer ; mais à ce moment quelque chose d'inouï tressaillit en moi, et au moment où je restais béante et immobile, les yeux fixés sur le visage de la mère Moline, dont la vie s'éteignait dans d'horribles convulsions ; au moment où la mort prenait cette existence, il me sembla qu'une autre vie s'animait dans la mienne ; et ce fut en face du crime de l'homme que je croyais mon père, que je compris toute l'étendue du crime qu'avait commis le vôtre, le vôtre, monsieur Michel ; alors je m'évanouis. »

A cette dernière parole, la voix de

Justine était tombée tout-à-fait, et nous-mêmes, épouvantés du récit que nous venions d'entendre, nous gardions un profond silence, ne trouvant ni parole ni voix pour exprimer l'horreur que nous ressentions.

La duchesse de Frobental fut la première à dominer cette émotion; elle dit à Justine, d'un ton moins aigre que celui dont elle lui avait parlé jusqu'à ce moment :

— Je comprends que, puisque vous avez été témoin de pareilles scènes, dont je sais que la connaissance est arrivée à la justice, vous puissiez craindre de paraître dans une affaire qui obligerait les magistrats à vous interroger sur vos

antécédents; je comprends, en conséquence, que vous évitiez d'être forcée de raconter les crimes de votre famille, car c'était bien là véritablement votre famille; j'en suis sûre maintenant.

— Cette famille n'était pas la mienne! répondit vivement Justine, et ce n'est pas pour ses crimes, mais pour les miens, que je ne veux pas comparaître devant les juges et accuser votre fils.

Si je vous ai raconté tous ces crimes, madame, c'est parce qu'ils sont, comme je vous l'ai dit, la cause et l'excuse de celui que j'ai commis moi-même.

La voix de Justine s'assombrissait,

et son regard errant de tous côtés semblait éviter de se reposer sur un objet déterminé.

» — Vous vous imaginez peut-être, reprit-elle violemment, qu'après ce crime commis notre existence changea; vous croyez peut-être que ce monsieur de Lorry, qui avait semblé si indigné de l'horrible justice de mon père, osa aller le dénoncer.

Oh! non! non! reprit amèrement Justine. Il y avait à côté de lui la marquise de Prémontré; pour accuser mon père, il fallait la perdre, ou tout au moins la compromettre, et cet homme l'aimait cette femme, cette femme qui a fait rougir quiconque l'a connue. »

— Justine ! s'écria tout-à-coup la vieille femme en l'interrompant.

« —Oh ! reprit celle-ci, tant pis pour ceux qui m'écoutent.

Du reste, il y a assez longtemps que je parle, le cœur me lève de raconter toutes ces horreurs.

» Voilà pourtant où j'ai vécu, et parmi tout ça, savez-vous le comble des atrocités ? c'est que lorsque je revins à moi, ma mère était hors de la maison et la trappe de la cave était levée. Je ne me souvenais plus de ce qui s'était passé, et je me demandais d'où venait ce bruit sourd de coups de pioche que j'entendais au-dessous de moi.

» Enfin, à force de rappeler mes idées égarées, je retrouvai peu à peu mes souvenirs, et je devinai que c'était à la même place où le père et la mère Moline avaient creusé la fosse de l'enfant de leur fils, que celui-ci leur creusait à son tour une fosse.

» Ah! vous n'avez jamais été, aucun de vous, dans ces angoisses-là, jamais vous n'avez senti cette odeur de morts dans laquelle j'ai vécu huit mois, car j'ai encore vécu huit mois dans cette affreuse maison; et ne pensez pas que la vengeance que mon père avait tirée des siens eût satisfait la fureur dont il était possédé.

Le crime attache au crime et mon

père se démenait dans son remords, non pas pour se repentir, mais pour l'étouffer dans de nouvelles violences. Lui qui avait tant aimé Bernardine, qui l'avait aimée au point de la venger si cruellement, il ne parlait plus que de punir et de faire justice.

Comme s'il eût voulu s'excuser de l'abominable exécution qu'il avait faite, il disait toujours qu'il avait mission de poursuivre les coupables qui échappaient aux lois, et lorsqu'il nous disait ces choses-là, il nous regardait l'une et l'autre avec l'avidité d'une bête fauve qui ne demande qu'un prétexte pour se jeter sur sa proie.

» Que voulez-vous que je vous dise de plus, nous en étions arrivées, ma

mère et moi, à ne plus oser nous parler, à ne pas nous regarder. Bernardine, après avoir pleuré longtemps, perdit tout espoir, et je la vis peu à peu s'en aller dépérissant à la fois de son corps et de son esprit.

Elle s'abrutissait chaque jour davantage et devint presque tout-à-fait idiote. Mon père devenait de plus en plus fou, de façon que je vivais entre la folie imbécile de ma mère et la folie sanguinaire de mon père.

Et puis c'étaient toujours les mêmes menaces :

» — Oh ! s'écriait Jean, qu'une faute se commette ici, et la mort en sera le châtiment !

» Alors il me regardait avec des yeux

si terribles, que je me sentais glacer le sang dans les veines. Je me taisais et je m'accroupissais dans un coin de la cabane pour me dérober à ces regards qui auraient pu me deviner.

» Voilà comment j'ai vécu pendant ces huit mois...

» Enfin, une nuit vint où je crus ma dernière heure sonnée; je ne pouvais plus en douter d'après les menaces de Jean; il devait me tuer pour la vie qui allait naître de moi. Heureusement!... que dis-je heureusement!... non, non, mieux eût valu mourir alors que de vivre comme j'ai vécu depuis.

» Heureusement enfin! puisque je l'ai

dit, mon père n'était pas dans la cabane; quant à ma mère, elle ne quittait plus son grabat, arrivée au dernier état de l'imbécilité.

» Oh ! ce crime, je ne l'eusse pas commis si j'avais espéré un pardon, si j'avais pensé que ma vie pût être nécessaire à la vie de l'enfant ; mais comme il criait, tout froid et tout grelotant à côté de moi, j'entendis à quelque distance la voix de mon père chantant avec force ; c'était l'indice qu'il était dans un de ses moments les plus furieux.

» J'eus peur de mourir ; je n'avais pas eu le temps de comprendre ce que

c'est que d'être mère... et puis, je vous l'ai dit, le crime attache au crime.

» N'y avait-il pas une tombe ouverte dans cette maison, une tombe, là, sous ma main; je me traînai jusque-là, je soulevai la trappe, je poussai la malheureuse petite créature.... j'entendis un grand cri, puis quand la trappe fut retombée je n'entendis plus rien et j'allai tomber dans mon coin à moitié expirante!... »

— Oh! misérable! s'écria la duchesse.

Justine n'entendit pas, et continua d'une voix sourde :

» — Mon père entra, et dit :

» — On criait ici !

» — Ce sont les morts qui se plaignent ! murmura Bernadine.

» Mon père leva la main sur elle et la força de se coucher tout-à-fait.

» Quant à moi, je ne dis rien, et bientôt après je m'endormis. »

— Vous avez dormi, misérable, s'écria la duchesse, près du cadavre de votre enfant !

Justine se redressa avec fureur, et dit à la duchesse :

« — Oui, je l'ai fait... Eh bien ! c'était ma destinée... et si je l'ai fait, est-

ce ma faute? Est-ce ma faute d'avoir été livrée à cet horrible abandon?... et puis... j'avais le sang de ma mère dans les veines, j'ai fait d'un autre ce qu'elle a voulu faire de moi. »

—Ce n'est pas vrai! s'écria la duchesse en se levant.

— C'est vrai, dit la vieille femme en se plaçant en face d'elle.

Ne te souviens-tu plus, Hélène, de la nuit où tu m'envoyas chercher par le comte de Sainte-Mars?

Madame de Frobental recula... et moi-même, je me pris à regarder cette vieille avec épouvante.

— Qui êtes-vous donc? fit la duchesse, je ne vous connais pas!

— Comment avez-vous appelé cette femme? dit Justine en s'adressant à la vieille.

— Je l'ai appelée Hélène, reprit la vieille; c'est Hélène de Favreuse, duchesse de Frobental, c'est ta mère, entends-tu?...

— Vous mentez... vous mentez... s'écria la duchesse en cherchant à s'échapper.

— Hélène, Hélène, dit la vieille, voilà ta fille que tu m'as remise pour la tuer, et que j'ai sauvée en la confiant aux Moline.

La duchesse s'arrêta en s'écriant avec un mouvement désespéré :

— Ce n'est pas possible!

Aussitôt elle s'empara de la lumière posée sur la cheminée et la porta près près du visage de la vieille... et là, l'œil fixé sur elle, elle regarda en murmurant d'une voix sourde et entrecoupée:

— Non... oui... oui.... oh! oui.... Jeanne, c'est Jeanne.

— Jeanne de Favreuse, marquise de Prémontré, en es-tu sûre à présent?

— Oh! je rêve, je rêve, fit la duchesse en chancelant.

XXIV.

Fin du récit de Justine.

Je me précipitai pour soutenir la duchesse de Frobental et prendre la lumière qu'elle portait.

Elle me regarda fixement et me dit

comme si j'avais été le magistrat devant qui elle allait comparaître :

— Je suis la duchesse de Frobental, monsieur ; ces deux femmes en ont menti ; ma sœur est morte et ma fille est morte.

— Vous aviez donc une fille? lui dit Justine en sortant de son lit et en lui prenant la main.

— Non... fit la duchesse en se dégageant, non.

— Hélène, fit la vieille, voilà ta fille.

La duchesse se jeta sur un siége en se détournant de tout ce qui l'entourait et en murmurant sourdement :

— Je suis folle, je suis folle, elles sont mortes.

— Non, tu n'es pas folle, reprit la vieille, non! seulement tu n'as jamais su pourquoi cette enfant et moi nous avons fait croire à notre mort : c'est que peu de jours après le crime qui avait été commis, la justice, éveillée par les bruits sinistres qui couraient sur l'habitation de Moline, le fit suivre dans la nuit et l'arrêta.

— Oui, reprit Justine, et c'est alors que je m'échappai; car on vint le lendemain dans la maison, on la fouilla, et on y trouva la trace de tous nos crimes, tous ces cadavres entassés et dont chacun répondait à un forfait.

J'étais absente et je me sauvai à travers la montagne, et c'est là que je rencontrai la marquise fuyant aussi, car à peine Moline avait-il été arrêté qu'il avait tout raconté aux juges.

— Oui, dit la marquise de Prémontré (car je ne doutais plus que ce ne fût là la femme dont j'avais lu l'histoire); mais je fus prévenue par monsieur de Lorry, à qui l'un des juges donna avis des révélations de Moline.

Depuis l'horrible scène de la cabane, je ne le voyais plus; mais, malgré son mépris pour moi, il ne voulut pas me laisser traîner devant des juges.

» Je sortais de mon château par une

porte, au moment où les gendarmes entraient par l'autre. J'étais déguisée en paysanne, et j'avais emporté assez d'argent pour gagner la frontière.

» J'avais pris mes précautions pour dépister les agents de l'autorité ; une lettre laissée chez moi à l'adresse de monsieur de Lorry lui apprenait que je n'avais pas voulu survivre à la honte de l'accusation portée contre moi.

Mais on ne crut pas d'abord à cette résolution.

L'homme qui était chargé de me poursuivre s'était fait mon ennemi, parce que je n'avais pas voulu l'écouter, et que je lui avais préféré monsieur de Lorry. C'était le fils de monsieur Bonissens,

le médecin, lui qui était devenu substitut du procureur du roi, lui qui poussait si loin la haine qu'il m'avait vouée, qu'il dirigea la poursuite des gendarmes contre moi.

— Bonissens, s'écria madame de Frobental... mais c'est le nom du commissaire de police.

— Qui a constaté le crime de votre fils, m'écriai-je à mon tour.

— Ah! reprit madame de Prémontré, ce sera drôle... nous sommes tous au rendez-vous...

La duchesse regardait sa sœur comme pour bien apprécier la vraisemblance de ce qu'elle racontait.

La marquise continua :

— Ce fut en me jetant tout-à-fait

dans la montagne que je pus éviter les poursuites; c'est là que je rencontrai Justine fuyant comme moi, pour le même crime que moi, et c'est là que nous avons associé nos misères.

— Mais, reprit madame de Frobental, votre mort a été constatée.

— Oui, oui, reprit la marquise, et vous savez comment : les débris de mes habits retrouvés au bord d'un torrent, le fichu de Justine retrouvé au penchant d'un gouffre, ont fait croire que j'avais mis ma résolution à exécution, et que Justine en avait fait autant que moi.

Mais qu'importe comment cela est arrivé! ce qu'il y a de certain, c'est que tu as recueilli mon héritage, Hé-

lène, c'est que, tandis que je vivais dans la misère, tu trônais, toi aussi coupable que moi, honorée et respectée, riche et heureuse.

— Heureuse!... s'écria la duchesse. Mais regarde-moi donc, Jeanne, vois mes cheveux blancs, vois mes joues creusées, vois ce corps qui n'a plus de force.

Mais tu ne sais donc pas qu'à l'heure où j'ai appris l'horrible accusation portée contre toi, une nuit a suffi pour me faire tout-à-fait vieille, une nuit d'horreur et de crainte!

— La misère et la faim ont été plus longues, fit la marquise; et je suis plus

vieille que toi, Hélène. Mais le moment est venu où nous allons rétablir la balance.

— Que prétendez-vous donc toutes deux? s'écria la duchesse, épouvantée du ton menaçant dont sa sœur venait de parler. Vous voulez me dénoncer... toi, ma sœur... toi, ma fille?...

—Ah!... fit Justine, vous êtes donc ma mère, ma mère qui m'a abandonnée?... Ah! c'est bien... c'est bien... Nous verrons maintenant, nous verrons...

— Mais que voulez-vous... que voulez-vous?...... fit madame de Frobental.

— Ce que je veux? reprit la mar-

quise, ma fortune, toute ma fortune...

— Ce que veux, dit Justine, oh! je veux être riche aussi. Je veux...

Elle sembla chercher dans sa tête quelque chose d'énorme à demander, et elle finit par dire :

— Je veux deux mille francs de rente.

Il y avait eu tant de misère dans cette existence, que l'ambition de cette malheureuse ne voyait pas au-delà de cette somme si misérable elle-même.

— C'est bien, c'est bien, fit la duchesse. Et vous partirez ce soir?... Aujourd'hui?...

— Oui, oui, dit Justine, aujourd'hui même.

— Ce matin, fit la duchesse, dans une heure, car on peut venir vous interroger relativement au crime de mon fils, et alors...

— Alors, vous comprenez, dit Justine, qu'on cherchera à savoir qui je suis, et alors je dirai tout.

La duchesse n'écoutait point Justine.

— Mais, dites-moi donc, reprit-elle tout-à-coup, pourquoi donc le duc s'est-il porté à ces affreuses violences contre vous?

— C'est qu'il me connaît pour ce que je suis.

—Lui, mon fils! fit la duchesse avec terreur.

— Et monsieur de Sainte-Mars aussi, reprit madame de Prémontré.

— Et votre fils, dit Justine, voulait que je lui donnasse les papiers qui prouvent que vous êtes ma mère.

— Quels papiers? fit la duchesse.

—Votre lettre, que monsieur de Sainte-Mars m'apporta de la cabane de Moline, dit la marquise; celle que vous m'avez écrite pour me reprocher de n'avoir pas exécuté vos ordres quand je vous appris l'existence de Justine; celle où vous m'avez envoyé l'argent avec lequel Moline a consenti à quitter la France.

Ah! il y a de quoi tout prouver, dit madame de Prémontré, je n'ai rien oublié, je n'ai rien perdu ; car je vous connaissais, Hélène ; je savais que le jour où le malheur s'abattrait sur moi, vous ne me viendriez pas en aide et que je vous implorerais en vain, car vous n'avez jamais eu ni cœur ni entrailles.

— Ma sœur ! fit la duchesse.

— Hé! s'écria madame de Prémontré avec un mépris cruel, voilà deux heures que vous êtes en présence de votre fille, et vous ne lui avez pas encore tendu la main.

— A cette... fit la duchesse.

Elle fit un mouvement pour parler à Justine ; mais comme si c'était là une

chose qui lui fût impossible, elle secoua la tête en disant :

— Jamais ! jamais ! je ne connais pas cette femme, je ne veux pas la connaître.

Justine ne parut nullement blessée de cette froide répulsion.

— Eh ! mon Dieu, dit-elle à la duchesse d'un ton dur, je ne vous demande pas vos embrassades et vos larmes ; je ne vous demande que de me tirer de la mauvaise affaire où m'a mise votre fils...

J'ai bien vécu sans vous, et je vivrai encore très-bien sans votre secours. Faites-moi partir, et même, si vous ne voulez pas me donner de quoi vivre, je vous en tiens quitte. Je n'ai pas été vous chercher, moi.

— Mais comment se fait-il donc, dit la duchesse, que mon fils vous ait découverte?

— C'est le doigt de Dieu qui l'a conduit, repartit la marquise, pour que le mauvais fils se servit de la faute de sa mauvaise mère pour la punir...

— Allons, allons, reprit vivement Justine, ne jouons pas la comédie, marquise, tout ceci est venu par hasard. Si Dieu se mêlait des choses de ce monde, il ne m'aurait pas laissé commettre mon crime; car si j'avais été arrachée six jours plus tôt au pouvoir de Moline, je n'aurais pas à me reprocher cette horrible action.

— Mais enfin, reprit la duchesse,

comment le duc a-t-il appris que vous existiez et qui vous étiez?

Je racontai à la duchesse ce que Justine m'avait elle-même dit à ce sujet.

Madame de Frobental m'écoutait avec l'attention d'un avocat qui va décider de la marche d'une affaire.

Rien de ce qu'on dit être les sentiments ordinaires de la nature ne vivait entre ces trois femmes, également corrompues et dénaturées, l'une par l'ambition et l'hypocrisie, la seconde par le libertinage, la dernière par la misère, vices qui n'avaient laissé en elles d'autre pensée, d'autre occupation que la sûreté de la vie matérielle. Et cepen-

dant je n'avais peut-être vu que la partie la moins hideuse des sentiments de ce trio misérable.

En effet, je n'avais vu passer jusque-là devant moi que le récit de crimes horribles, de catastrophes sanglantes, mais je vis bientôt agir quelque chose de plus révoltant encore : ce fut la passion avide luttant contre l'avarice ; ce fut un spectacle repoussant que cette sœur marchandant à sa sœur son silence, que cette fille quêtant quelques écus à sa mère, que cette mère discutant le pain de sa fille qu'elle avait abandonnée, que cette sœur refusant à sa sœur l'héritage qu'elle avait reçu d'elle.

En écrivant ces pages, j'avais pris

une résolution, c'était de ne les interrompre par aucune réflexion; ce sont là de ces sales besognes qu'il faut accomplir jusqu'au bout sans s'arrêter, sans y réfléchir, le nez bouché, les yeux fermés, les oreilles closes; sans cela, au premier moment d'arrêt on y renoncerait.

Eh bien ! ce courage que j'ai eu pour écrire toutes ces horreurs sanglantes, je ne me le sens pas pour dire cette dégradante discussion. Elle me révolta, elle me fit venir le dégoût aux lèvres, et je finis par dire à ces trois femmes :

— Arrangez-vous donc et finissez-en; ou, à défaut de l'une de vous pour li-

vrer les autres à la vindicte des lois, c'est moi qui me chargerai de vous y envoyer.

Un triple ricanement me répondit aussitôt :

— Ah! oui, fit Justine, et vous direz ce que je vous ai raconté de votre père.

— Cela lui servira pour son avancement, dit la duchesse.

— Et il remerciera son fils d'avoir mis au jour l'histoire de ses bonnes fortunes, ajouta la marquise.

Je n'avais rien à répondre, et j'essayai de les laisser ensemble arrêter les

dispositions qu'elles avaient à prendre ; mais la marquise me rappela.

— Oh ! me dit-elle, je ne suis pas la dupe des offres de ma chère sœur ; elle est toute prête, dit-elle, à me faire une obligation, ainsi qu'à sa fille.

— Que voulez-vous de plus l'une et l'autre? fit la duchesse.

— Une obligation, reprit la marquise, n'est bonne que pour quelqu'un qui peut la faire valoir, et s'il vous convenait demain de nier celle que vous allez contracter ce soir, est-ce moi, est-ce Justine qui irions la porter chez un huissier pour la faire reconnaître valable?

Au nom de qui l'écririez-vous? au nom de la marquise de Prémontré? elle est morte; au nom de Justine? elle est morte aussi, et s'il fallait faire reconnaître qu'elles vivent, que deviendraient-elles?

Non, Hélène, avant qu'il soit dix heures tu auras apporté ici cent mille écus d'abord, et tu auras signé au nom de monsieur Meylan une obligation du double.

Je ne vous connais que pour ce qu'on dit de vous dans cette maison, jeune homme, mais j'aime mieux votre parole que tous les écrits de ma sœur.

Si vous êtes un honnête homme,

vous m'enverrez cet argent, sinon le garder ce sera un vol, et un jour viendra où vous le paierez, comme chacun de nous paie maintenant tous ses crimes.

J'allais refuser, mais la duchesse exigea que j'acceptasse ; seulement, prétendant qu'il lui était impossible de trouver en si peu de temps une somme si forte que celle qu'on lui demandait immédiatement, elle la réduisit à cent mille francs, en offrant d'augmenter d'autant l'obligation.

Tout cela fut convenu, et par cette remarquable facilité de caractère qui malgré mes répugnances instinctives m'a toujours laissé m'engager dans les affaires où je n'avais pas d'intérêt pres-

sant, j'acceptai d'être l'intermédiaire par lequel devait passer la restitution à faire par la duchesse à la marquise, et la somme d'argent qui devait assurer l'existence de Justine.

Cela fait, nous nous donnâmes rendez-vous, pour le matin même, à cinq heures.

Au moment où nous nous séparâmes, il était à peu près deux heures de la nuit.

1840. — « Comme je l'ai dit, à l'é-
» poque où j'écrivis ces tristes souve-
» nirs, je n'avais pas voulu les interrom-
» pre par une seule réflexion ; de même
» aujourd'hui qu'ils doivent être lus par
» des yeux étrangers, je n'ai point vou-

» lu y mêler l'expression des sentiments
» qu'ils m'ont inspirés.

» Dix fois en les lisant je me suis ar-
» rêté étonné, épouvanté, et comme si
» c'étaient là des choses dont je n'eusse
» pas la moindre idée; je me deman-
» dais si c'était là une histoire véritable
» ou un roman.

» Mais alors j'évoquais ces souvenirs,
» non pas dans l'écrit, qui me les rap-
» pelait mal, mais dans ma propre mé-
» moire, et je m'assurais pour ainsi dire
» que j'avais vu et connu tous ces per-
» sonnages; qu'il y avait eu entre moi
» et quelques-uns d'entre eux des rela-
» tions assez longues, et je me deman-
» dais comment il se peut faire que le

» cœur et l'esprit se referment pour » ainsi dire sur de pareilles scènes, qu'on » les voit, qu'on les entend, et que le » premier étonnement, le premier ef- » froi, la première horreur passée, on » vit comme si tout cela n'avait pas » existé.

» Non, cela n'est pas vrai, on ne vit » pas ainsi, on n'a pas l'indifférence » que l'on se croit. Le venin, jeté dans » l'âme par ces horribles révélations, » l'empoisonne dans ses plus doux sen- » timents.

» Vous me demanderez, madame, » pourquoi je hais, pourquoi je mé- » prise, pourquoi je soupçonne; vous

» me demanderez pourquoi je prends » dans un salon, contre une bégueule » hypocrite, la défense d'une femme » perdue ; c'est parce que, par exem- » ple, si la femme perdue est madame » de Premontré, la bégueule hypocrite » qui la condamne est peut-être ma- » dame de Frobental.

» Vous me direz sans doute que je » m'arme de l'argument des méchants, » et que je fais comme Justine lors- » qu'elle disait, pour justifier son crime : « Est-ce ma faute si j'ai tué, moi qui » ai été élevée dans le meurtre? »

» Et c'est vrai, je fais comme elle ; je » dis : Est-ce ma faute si je doute, si je » déteste, si je méprise, moi dont les

» premières émotions de jeune homme
» ont été heurtées à de pareilles confi-
» dences, tiraillées par de si vils et de
» si infâmes intérêts !

» Eh bien, oui, je le dis, et je le dis tout haut : la cause des vices humains est dans l'exemple des vices qui les ont précédés.

» D'ailleurs, l'histoire n'est-elle pas là pour nous le démontrer? A mesure que la société s'organise et par conséquent resserre ses relations, la corruption arrive, fermente et s'étend sur le corps social comme une lèpre hideuse. La marche de cette gangrène morale est quelquefois suspendue par les grandes catastrophes qui désorgani-

» sent les sociétes; mais que la paix re» vienne, et elle regagnera bientôt tout » le temps qu'elle a perdu dans ces vio» lentes secousses.

» Voilà vingt-six ans que la France » est en pleine paix ; c'était toute une » nouvelle génération d'hommes à pré» parer au grand travail de la reconsti» tution morale, rien ne semblait devoir » gêner la marche des réformateurs. » Eh bien, qu'est-il arrivé, je vous » prie de le dire?

» On invente des systèmes pour mo» raliser les peuples et tous commencent » par l'abolition de tous les freins mo» raux. Où donc est maintenant le res» pect des fils pour les pères, des filles

» pour les mères, la solidarité des frè-
» res pour les sœurs? Tout cela vit dans
» un étrange pêle-mêle où chacun se
» pardonne pour être pardonné.

» Arrachez à toute famille le voile
» derrière lequel s'abrite son obscu-
» rité, et vous y trouverez tous les dé-
» sordres.

» — Mais à quoi bon ces réflexions?
» j'ai vu, j'ai appris, je raconte. Je n'ai
» à répondre à ceux qui criaient au scan-
» dale que par cette question :

» Osez dire que ce n'est pas vrai,
» et si vous voulez me laisser entrer
» dans votre existence, je raconte-
» rai votre histoire, ou celle de votre

» père, ou celle de votre frère, ou celle
» de vos sœurs... ou de l'un des vôtres,
» et à la dixième ligne vous me deman-
» derez grâce. »

XXXV.

Bonnes révélations interrompues par de nouvelles confidences.

Lorsque j'eus quitté la chambre de Justine je rentrai chez moi.

J'étais si fatigué, et, pour me servir d'un terme qui représente parfaite-

ment l'état d'étourdissement où je me trouvais, j'étais si ahuri de tout ce que je venais d'entendre, si brisé, si incapable d'une réflexion, que je me jetai sur mon lit pour me reposer.

Toutefois, comme je devais retourner dans quelques heures chez Justine, j'éloignai le sommeil pour me donner audience à moi-même, afin de mettre un peu d'ordre dans mes idées et de régler un peu la conduite que j'aurais à tenir.

En effet, dans tout ce qui se passait autour de moi, j'étais volontiers comme le volant que de vigoureux joueurs se renvoient l'un à l'autre, mais qui doit finir par rester à terre comme un hochet inutile, tout meurtri et tout dé-

plumé. C'était un rôle que je ne voulais plus jouer, et j'avais probablement trouvé le moyen d'en sortir, lorsque quelque chose de plus fort que ma volonté, quelque chose que l'homme ne compte presque jamais dans les arrangements de sa vie, la fatigue physique, fit taire l'agitation morale, et je m'endormis comme une souche sur ce lit où je devais tenir conseil avec moi-même.

Ce n'était là qu'un petit incident fort méprisable, mais il prendra toute la valeur d'un grand événement, lorsqu'on saura qu'au lieu d'être réveillé à cinq heures du matin, comme je l'avais promis à la marquise et à Justine, je m'aperçus en ouvrant les yeux que le so-

leil du levant quittait déjà les bords de ma croisée et qu'il était près de onze heures. J'étais tout habillé, je me jetai en bas de mon lit et je montai chez ma voisine.

Je trouvai la porte ouverte et madame Dumesnil occupée à balayer un appartement à la fois vide de locataires et de meubles. Je m'informai de ce qu'étaient devenues Justine et la vieille.

— Ma foi, me répondit la portière, tout ça est parti ce matin, en compagnie de monsieur de Sainte-Mars et d'une vieille dame que je ne connais pas.

— Et l'on ne vous a rien laissé pour

moi, dis-je à la portière, point de lettres, aucune recommandation?

— Rien, me répondit-elle; il n'a pas plus été question de vous que du Grand Turc.

On comprend qu'une pareille réponse dut me faire singulièrement déchoir de l'importance que je m'étais donnée dans toutes ces affaires.

J'ai dit combien il m'avait été désagréable jusque-là d'y être engagé malgré moi, et il semblait que je dusse me trouver très-heureux d'en être débarrassé. Mais par une contradiction assez ordinaire, je fus très-piqué d'avoir été ainsi mis de côté, et je rentrai chez

moi bien décidé à ne pas me laisser jouer d'une façon si leste.

J'avais d'ailleurs deux points de rattachement fort graves pour moi, c'était ma dette envers monsieur de Sainte-Mars et ma dette envers la duchesse de Frobental. Mais pour acquitter l'une et l'autre, je me trouvais absolument dans la même position que la veille, et cette fois je me résolus très-sérieusement à m'adresser à monsieur Bonsenne.

Toutefois je ne pus pas mettre ma bonne résolution entièrement à profit, et, grâce à mon caractère aussi vaniteux que timide, je pris un moyen terme entre la mauvaise honte qui m'a-

vait empêché de lui parler la veille et le courage que je m'étais donné ce jour-là; au lieu d'aller le voir, je lui écrivis.

J'avais à peine fini ma lettre, et je me préparais à sortir pour la lui porter, lorsque je vis entrer chez moi le vieux monsieur de Favreuse. Il avait l'air railleur qui lui était habituel, et il me dit en entrant :

— Êtes-vous bien pressé de sortir? Je venais vous demander à déjeuner, car nous avons à causer longuement de choses très-sérieuses.

Ceci me remettait en scène dans le grand drame qui menaçait de se dé-

nouer sans moi ; mon rôle reprenait de l'importance, et je m'empressai de répondre que j'étais trop heureux de recevoir monsieur le comte de Favreuse, et d'entendre tout ce qu'il aurait à me dire.

Je descendis pour commander un déjeuner dans le café voisin, et en passant je donnai ma lettre au commissionnaire Guillotin, pour qu'il eût à la remettre chez monsieur Bonsenne.

Lorsque je remontai, je trouvai le vieux comte qui feuilletait d'un doigt dédaigneux le Code annoté que je laissais invariablement ouvert sur ma table, pour témoigner d'une étude dont j'eusse

été fort embarrassé de donner d'autres preuves.

— On vous fait apprendre ces choses-là, dit le comte au moment où j'entrais; c'est une singulière instruction que celle qu'on donne aux jeunes gens de notre époque, il n'y a pas un père de famille qui ne dise que l'éducation de son fils est incomplète s'il n'a pas fait son droit, c'est-à-dire s'il n'a pas appris la manière de défendre son bien *per fas et nefas*, quand il en a; et la façon de s'emparer du bien d'autrui quand il n'en a pas.

Je n'étais pas très-amoureux du droit, mais je n'aimais pas non plus à

laisser railler l'occupation à laquelle j'étais censé me livrer. D'ailleurs il est assez de ma nature de n'être pas de l'avis de celui qui parle.

Je répondis à monsieur de Favreuse par une dissertation sur le mérite de la loi, sur l'avantage de l'homme qui la connaît parfaitement et qui s'en sert, non pas pour l'éluder, mais pour la suivre exactement. Je fis enfin de ce pathos avec lequel l'Opposition a fait pendant plus de quinze ans des articles de journaux.

Monsieur de Favreuse m'écouta avec cette patience polie et perfide qui laisse un homme s'empêtrer dans une suite de raisonnements auxquels il ne croit pas.

Quand j'eus finis, ou plutôt quand je me fus tellement embrouillé que je ne savais plus que dire, monsieur de Favreuse me répondit :

— Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, mon cher ami ; je n'invoquerai pas mes cheveux blancs pour vous parler comme je le fais, attendu que les cheveux blancs n'ont plus de majesté quand ils sont poudrés comme les miens ; mais voilà quelque soixante ans passés que je suis de ce monde, et cela m'a donné une expérience que je désire fort mettre à votre service.

Voulez-vous m'en croire, jeune homme ? habituez-vous de bonne heure à être vrai, du moins vis-à-vis de vous-même, à vivre et à parler en vertu des

sentiments que vous avez dans le cœur, et vous y gagnerez d'être beaucoup plus sage que vous ne le seriez autrement.

Je voulus prendre le petit ton léger de monsieur de Favreuse, et cherchant à dandiner ma phrase comme lui, je répondis en parlant aussi du bout des lèvres :

— Est-ce pour me donner seulement des conseils de cette nature que vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite?

— Ces conseils, dit le comte en souriant, seront un excellent préambule à ce que je puis avoir à vous dire de plus sérieux.

Mon cher ami, l'homme qui fait semblant d'adorer ses devoirs et qui y ment tous les jours commet deux cri. mes au lieu d'un.

Ainsi, pour prendre l'exemple que nous avons sous la main, vous venez de me vanter l'étude des lois, et vous ne vous en occupez pas du tout. Si vous la méprisiez comme moi, vous agiriez en vertu de vos opinions, et il n'y a rien de plus honorable au monde; mais vous dites que vous estimez cette étude, et cependant vous la négligez : c'est presque de l'apostasie.

— C'est tout au plus de la paresse, répondis-je à monsieur de Favreuse.

— Vous n'êtes point paresseux, me

dit-il ; seulement vous aimez mieux autre chose que ce qu'on vous fait faire, et en cela vous avez raison. Mais j'en reviens à ce que je vous disais d'abord, et je prends acte de l'exemple que je viens de vous donner pour vous conseiller de juger et de parler toujours selon vous-même, et non pas en raison d'une morale toute faite et en laquelle vous ne croyez pas.

Ainsi vous avez été témoin depuis quelques jours de choses contre lesquelles vous n'auriez pas assez de mépris et d'exécration si elles vous étaient tout-à-fait étrangères, et que vous ne craindriez pas de qualifier des plus vilains mots si vous n'aviez un petit intérêt à être indulgent...

Je compris parfaitement l'allusion de monsieur de Favreuse, mais je me gardai de lui montrer qu'elle avait porté, et je répondis :

— Puisque vous abordez ce sujet, je vous dirai ce que j'en pense, et j'userai de la méthode que vous venez de m'indiquer en jugeant selon mes vraies opinions.

Jamais je n'aurais imaginé que le monde pût cacher de si honteuses turpitudes ; et en parlant de l'exécration et du mépris qu'elles m'inspirent, vous avez trouvé les mots justes que j'aurais craint peut-être de prononcer devant vous.

Malgré son assurance moqueuse, le comte parut contrarié de la rude franchise de ma réponse, et il me d'un ton assez sec :

— Laissons pour un moment ce sujet, et puisque voilà le déjeuner qui arrive, mettons-nous à table, je ne suis pas fâché d'avoir un morceau sous la dent lorsque je parle de certaines choses.

Ce ne fut que bien longtemps après que je découvris que cette petite phrase, que je trouvai fort ridicule, et qui me sembla un reste de ces vieilles prétentions qui tenaient encore aux petites folichonneries du temps de Louis XV, ce ne fut que longtemps après, dis-je,

que je découvris que c'était là une pré-caution admirable de monsieur de Fa-vreuse.

L'homme qui mange en parlant est presque toujours sûr de ce qu'il dit. Lorsqu'il est embarrassé par une ques-tion pressante, il avale une bouchée, ou boit lentement au besoin ; il mâchonne sa phrase d'une manière inintelligible, et se donne toujours le temps de réflé-chir à ce qu'il doit répondre, il pèse chaque mot avant de le laisser échap-per : tout cela de l'air le plus naturel du monde, et sans qu'on soit averti de l'embarras qu'il éprouve.

Nous nous assîmes, et au bout de

quelques instants monsieur de Favreuse me dit :

— Vous avez rencontré chez ma nièce..., et j'appelle la duchesse de Frobental ma nièce, quoique je ne sois que le cousin germain de son père; dans ma jeunesse on appelait cela un oncle à la mode de Bretagne ; mais maintenant qu'il n'y a plus d'autre mode que celle du Code Napoléon, le plus incivil de tous les Codes, je devrais l'appeler ma cousine... mais, ajouta-t-il avec ce clignement d'yeux et ce sourire qui donnaient à ses paroles une impertinence qu'elles n'avaient pas par elles-mêmes, vous pardonnerez à un vieillard de garder d'anciennes habitudes qui ne blessent personne, à moins que

votre science de légiste ne puisse les supporter.

—Parlez comme il vous conviendra, monsieur le comte, lui dis-je, je tâcherai de vous comprendre de mon mieux.

— Eh bien, reprit-il, vous avez rencontré chez ma nièce une personne qui habite cette maison, madame Deslaurières.

— Oui, monsieur.

— Que vous semble de cette dame?

J'étais horriblement humilié des façons de monsieur de Favreuse, et je ne voulus pas lui donner l'avantage de s'armer de mes paroles contre moi; aussi lui répondis-je très-froidement :

— Monsieur, il ne m'en semble rien.

— Comment! reprit le comte, un jeune homme comme vous, fort inflammable, à ce que je puis croire, est resté une heure à causer avec une jolie femme sur le canapé d'un salon, il l'a accompagnée dans un fiacre dont les stores étaient baissés, sans s'être fait une opinion à son sujet? Cela est très-étonnant.

— C'est pourtant ainsi, dis-je à monsieur de Favreuse.

Il s'arrêta à cette réponse, me regarda en face et reprit :

— Écoutez, mon cher monsieur, je

vous ai conseillé de parler et d'agir, dans toutes les occasions de la vie, selon vos sentiments bons ou mauvais; il est possible que ce conseil vous paraisse stupide, mais je vous prie de le suivre, au moins pendant trois heures : c'est à peu pres le temps que nous avons à causer ensemble. Sans cela, nous n'arriverons à rien de bon, ni pour vous, ni pour moi.

Et d'abord je commence par vous déclarer que j'ai besoin de vous, et ensuite que vous avez besoin de moi, le tout sans vous en douter.

Or quand je vous demande ce que vous pensez de madame Deslaurières, vous me répondez que vous n'en pen-

sez rien, et je sais, moi, que vous en pensez beaucoup de mal.

— Et quand cela serait vrai, monsieur?

— Cela est vrai.

Supposez que vous me l'avez dit; alors je vous réponds que j'en pense beaucoup de bien.

— Cela dépend de la façon dont on considère les choses, et si je m'en rapporte à ce que je crois avoir deviné de vos opinions, en fait de morale, je ne m'étonne point de l'estime que vous faites de madame Deslaurières.

— Eh bien! jeune homme, soyons francs : de quel crime l'accusez-vous?

— Mais je ne l'accuse d'aucun crime, moi, monsieur.

— Oh ! là ! là ! reprit le comte, en se jetant au fond de son fauteuil, nous recommençons toujours le même jeu ; il faudra que nous passions huit jours à discutailler si nous procédons ainsi, et je ne vois qu'un bon moyen de me tirer de là, c'est de parler pour vous et pour moi.

Je dis pour moi — que je pense beaucoup de bien de madame Deslaurières, je dis pour vous — que vous la croyez une… vous devinez le mot. Je vous réponds — que ce n'est pas vrai : vous me dites — que cela vous est fort égal :

je vous réplique — que cela ne me l'est pas, à moi, et que je veux sauver cette femme qui, sans cela, peut être perdue sans retour, car elle est déjà assez compromise pour ne trouver appui et protection de personne.

Il ne faut donc pas que les gens qui la connaissent et l'aiment lui manquent; or je la connais et je l'aime, je veux la protéger, et j'ai besoin de vous pour cela.

En retour du service que je vous demande, je vous en rendrai un non moins important si vous acceptez.

Tout ceci me paraît clair, précis et loyalement posé. Vous va-t-il de traiter de cette manière? Si cela vous va, dites-

moi nettement *oui*; si cela ne vous va pas, dites-moi *non*.

Mais si vous vous décidez à me dire *oui*, ne vous amusez pas, je vous en supplie, à faire des petites finesses; et si dures que puissent être les objections que vous avez à me faire, faites-les-moi tout droit; nous arriverons au moins ainsi à une conclusion.

— Eh bien, monsieur, dis-je à monsieur de Favreuse, puisque vous m'engagez à vous parler nettement, je vous dirai qu'il me répugne extrêmement de me mêler des affaires d'une femme aussi perdue que l'est madame Deslaurières.

— Voilà qui est catégorique, dit

monsieur de Favreuse avec un petit sourire railleur ; il vous répugne de vous mêler des affaires de madame Deslaurières, mais vous vous en mêlerez probablement si je vous démontre la nécessité où vous êtes de le faire.

— Je serais curieux d'apprendre, dis-je à monsieur de Favreuse, comment je suis dans une pareille nécessité.

Ce fut à ce moment que la précaution prise par le vieux comte, de déjeuner pendant notre explication, le servit à merveille. Il resta un moment silencieux, fort occupé de la tournure qu'il allait donner à sa réponse ; puis, comme s'il avait pris une résolution

héroïque, il me jeta tout-à-coup cette phrase à la tête :

— Mon cher monsieur, vous êtes un homme perdu sous quarante-huit heures, si je ne vous prends pas sous ma protection !...

Il y a de par le monde une femme qui s'appelle madame de Frobental, sur le compte de laquelle vous avez appris trop de choses pour qu'elle ne vous fasse pas une très-mauvaise affaire pour se débarrasser de vous ; mais comme vous pouvez m'être utile, je me charge de contrecarrer les mauvais desseins de ma nièce, à moins que vous ne refusiez de me servir, auquel cas je vous laisse tout-à-fait à sa disposition,

et vous verrez ce qui vous en arrivera.

Voilà encore une fois qui est clair et positif.

— Eh bien, monsieur, dis-je à monsieur de Favreuse, voilà qui est encore non moins clair et non moins positif : Je n'ai aucune peur des mauvais desseins de madame de Frobental, et cela précisément à cause de ce que je sais sur elle ; je n'ai donc pas besoin de votre protection, et par conséquent je ne suis pas dans la nécessité de vous aider dans vos vertueux desseins au sujet de madame Deslaurières.

— Mon bon ami, fit monsieur de

Favreuse de l'air le plus indifférent du monde, vous êtes un idiot.

— Monsieur ! m'écriai-je avec une fureur chevaleresque.

— Vous êtes un idiot, reprit-il très-froidement, et voici pourquoi :

Il y a quelques heures, à quelques pieds au-dessus de vous, deux femmes qui en savaient bien plus que vous sur le compte de madame de Frobental, et qui de plus avaient en main la preuve de ce qu'elles auraient pu dire, ces deux femmes ont disparu ; à l'heure qu'il est, je vous défie de les découvrir dans tout Paris ; et si vous les rencontriez jamais, et que vous voulussiez in-

voquer leur témoignage pour soutenir vos assertions, elles vous répondraient tranquillement qu'elles ne vous connaissent pas, et que vous en avez menti.

Voulez-vous que je vous donne une preuve de ce que peut madame de Frobental (et je compte dans la puissance d'un esprit supérieur de savoir céder à propos); voulez-vous cette preuve?

Eh bien, monsieur, venez dans quinze jours dans l'église Saint-Philippe du Roule, et vous y verrez célébrer le mariage de monsieur de Sainte-Mars avec mademoiselle de Frobental.

Je ne pus retenir une exclamation

d'étonnement, et monsieur de Favreuse reprit aussitôt :

— Vous savez qu'elles étaient les prétentions du comte, de quelles armes il voulait se servir pour arriver à son but? Eh bien! monsieur, pendant les quelques heures où vous avez si paisiblement dormi, tous ces intérêts ont été arrangés à l'amiable, et la paix a été faite sur les ruines de tous les droits et de toutes les espérances de madame de Prémontré et de Justine.

Je vous dirai plus tard comment tout cela s'est passé; mais ce qu'il faut que vous sachiez tout de suite, c'est que l'on n'a pas pu s'entendre avec le petit duc

de Frobental, qu'on avait espéré réduire par le moyen de monsieur le ministre de la guerre, lequel s'est fait maintenant son premier protecteur.

— Vraiment ! m'écriai-je.

— Oui, vraiment, Son Excellence ne sévira contre le petit duc qu'à certaines conditions : or madame Deslaurières se trouve comprise dans les conditions de Son Excellence, et il ne me plaît pas, à moi, qu'elle soit ainsi sacrifiée.

J'écoutais monsieur de Favreuse d'un air tout-à-fait ébahi, et je lui dis :

— En vérité, monsieur, j'avoue mon impuissance à comprendre de pareilles

intrigues, et je serais tout prêt à me mettre à vos ordres pour combattre les mauvais desseins de madame de Frobental, si d'une part je pouvais comprendre l'intérêt que vous inspire madame Deslaurières, et si d'une autre part je devinais en quoi et comment je puis vous être utile.

— Si c'est là ce qui vous arrête, mon jeune ami, dit monsieur de Favreuse, je me charge d'éclairer votre religion à ce sujet; seulement, au lieu de causer une heure, nous en causerons cinq ou six; à moins, ajouta-t-il, comme s'il ne pouvait s'empêcher de mettre une raillerie au bout de toutes ses phrases, que vous ne soyez appelé loin de chez vous par vos études de droit.

— Je vous parle sérieusement, lui dis-je, je vous écouterai sérieusement.

— Eh bien, reprit-il, je serai sérieux à ma façon.

Ecoutez-moi, et vous verrez que je ne vous demande rien que vous ne deviez et que vous ne puissiez faire, rien même qui ne vous soit très-utile.

« Puisque je livre ce manuscrit aux
» chances de la publicité, il est néces-
» saire que j'explique mieux que je l'ai

» fait jusqu'à ce moment le caractère de » ceux qui m'ont fait ces récits. Les évé- » nements de la vie de Justine expli- » quent suffisamment, du moins je le » pense, la brutalité et l'incohérence de » ses confidences, mais je ne puis lais- » ser au long récit de monsieur de Fa- » vreuse le soin de sa propre justifica- » tion.

» En effet, il est possible que les théo- » ries de cet esprit sceptique et corrompu » étonnent si fort ceux qui liront ces » Mémoires qu'ils attribuent à une fan- » taisie de celui qui les a écrits les fa- » çons de voir de cet homme.

» M. de Favreuse, fort dédaigneux » des principes les plus consacrés de la » morale usuelle, avait sur certains ob-

» jets une religion particulière. Fort peu » soucieux de ce qu'on appelle vulgai- » rement l'honneur des hommes et des » femmes, il se faisait des devoirs sévè- » res à l'égard des choses pour lesquelles » on a volontiers beaucoup d'indiffé- » rence.

» Ennemi des idées passées à l'é- » tat de constitution sociale par la Ré- » volution de 89, il avait des théories » de liberté qui eussent épouvanté les » esprits les plus *libéraux*, pour me ser- » vir des mots de l'époque dont je » parle.

» Je viens de le qualifier d'esprit scep- » tique, et je m'aperçois que je me suis » trompé, en ce sens qu'il avait des » opinions parfaitement arrêtées sur

» tout ; seulement il croyait autre chose
» que ce qu'on croit généralement. Il
» doutait, il est vrai, de la vertu, mais
» il ne doutait jamais du vice, excepté
» quand un homme se vantait d'une
» mauvaise action. A ce sujet, son grand
» principe était qu'on ne se vante que
» de ce dont on est incapable.

» On n'a de prétention, disait-il,
» qu'à être ce qu'on n'est pas. »

» Assurément je ne veux justifier ni
» les opinions ni les aphorismes de
» monsieur de Favreuse, j'avertis seule-
» ment du caractère de l'homme qui
» les émettait. Si maintenant j'essayais
» d'expliquer ce caractère, je dirais que
» c'est là une des créations qui appar-

» tiennent bien plus à la société qu'à la
» nature.

» Un pareil homme ne naît point avec
» une de ces prédestinations qui dépen-
» dent d'une organisation fortement ar-
» rêtée.

» Ce n'était pas un de ces hommes
» qui, indépendamment des choses et
» des circonstances au milieu desquelles
» ils vivent, vont au but que leur mar-
» quent des penchants décidés; ce n'é-
» tait pas un homme qui, persévérant
» dans la foi religieuse sociale ou poli-
» tique qu'il a adoptée, fait tout incli-
» ner devant le culte auquel il a voué
» sa vie; non, monsieur de Favreuse
» n'était point de cette trempe.

» Monsieur de Favreuse était au con-

» traire une de ces organisations molles
» et indifférentes qui ne se passionnent
» pour rien, et qui cependant prennent
» leur part de tout.

» Dans des esprits ainsi faits, chaque
» chose laisse sa trace, chaque émotion
» son souvenir, chaque déception son
» levain, chaque expérience sa leçon :
» traces qui se croisent, souvenirs qui
» se contrarient, levains qui fermentent
» et se détruisent les uns les autres, le-
» çons qui se contredisent sans cesse. Il
» en résulte un caractère qui, fatigué
» d'être perpétuellement en doute, ne
» prend plus rien au sérieux, à moins
» qu'une grande passion n'ait laissé dans
» le cœur de cet homme une trace plus

» profonde, un souvenir mieux gravé,
» un levain, plus puissant une leçon
» qui parle plus haut que toutes les
» autres.

» Cette passion devient alors la seule
» chose que cet homme respecte, et
» c'est ce qui était arrivé à monsieur de
» Favreuse, comme on pourra le voir
» par le récit qu'il me fit. Un seul de-
» voir, un seul fait, un seul serment lui
» était sacré ; il faisait bon marché de
» tout le reste.

» Qu'on veuille donc bien lire ce
» qui va suivre avec le souvenir de ce
» que je viens de dire, et on s'explique-
» ra peut-être cette incohérence d'opi-
» nions, ce chaos de principes opposés

» jeté à travers cette narration, et partant cependant de la même bouche.

» Et maintenant voici le récit de » monsieur de Favreuse, tel que je l'entendis en 1821, tel que je l'écrivis en » 1829, tel que je viens de le relire en » 1840. »

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME DE LA PREMIÈRE PARTIE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

